

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

7<sup>e</sup> Année - N° 310

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

4 Octobre 1934

# DÉTECTIVE

LE JOURNAL  
DE VIOLETTE  
NOZIÈRE



Dans ce numéro, pages 4 et 5, il faut lire

**UN DOCUMENT FORMIDABLE**

recueilli par **Henri DANJOU** :  
les feuillets émouvants écrits, dans le  
secret de sa cellule de la prison de la  
Petite-Roquette, par la jeune parricide, et  
dont "Déetective" a pu s'assurer l'exclusivité

AU SOMMAIRE : Le journal de Violette Nozière, par Henri Danjou. — Police pourrie, par Emmanuel Car. — Le film hebdomadaire, par Marius Larique. — Mon frère l'assassin, par Henri Drouin. — Le browning de Marius, par F. D. — Le bourreau traqué, par Luc Dornain.

# PARTOUT

## Justice exécutée

UNE note de la Chancellerie annonçait récemment que le Procureur général de la Cour de Paris, d'accord avec le garde des Sceaux, avait fait vérifier l'exécution des arrêts rendus par les chambres correctionnelles de la Cour d'appel, pendant les cinq dernières années, afin d'établir l'état nominatif des individus qui, depuis cinq ans, étant l'objet de condamnations dans le département de la Seine, avaient réussi à se soustraire aux recherches.

Le communiqué officiel, après avoir indiqué que le travail avait porté sur deux cent cinquante mille dossiers, précisait que le nombre des arrêts provisoirement non exécutés ne dépassait pas la moyenne annuelle de cinquante-six pour les arrêts contradictoires, et de cent dix-huit pour les arrêts de défaut.

Ces chiffres méritent quelques commentaires.

Sans doute, ainsi que le déclare la note du ministère, convient-il de remarquer que, parmi les condamnés, se trouvent des étrangers qui, à la suite d'arrêts d'expulsion, ont regagné leur pays d'origine et ne peuvent plus, par conséquent, être extradés en France pour y subir les peines qui leur ont été infligées par les tribunaux français.

Mais il serait bien intéressant et suggestif de dresser la liste des affaires

dans lesquelles les peines d'emprisonnement ont été, à la suite de telle ou telle puissante intervention, commuées en de simples amendes ou même en une grâce pure et simple.

Dans le souci de justice qui anime l'opinion et qui représente une force de vitalité morale heureuse à constater, perce le sentiment que l'ère des scandales passés est close et que cela ne doit plus recommencer.

Peut-être y a-t-il dans cette volonté un élément de candeur dont souriront les sceptiques, mais le sentiment existe, il est puissant, il doit être fécond.

Or, dans la recherche des responsabilités qui ont permis que se crée cet état de choses immoral, il y aurait une méthode de travail tout à fait concluante. Il suffirait de prendre ce que nous appellerons « les gros dossiers », et de voir les solutions réelles auxquelles ils ont abouti ; pour certains, des ordonnances de non-lieu singulières marqueraient sans doute la trace d'interventions qui, aujourd'hui, n'oseraient plus se produire ; mais, pour beaucoup d'autres, l'action des magistrats s'est exercée normalement, les inculpés ont comparu devant le tribunal, ils ont été jugés, ils ont été frappés de peines d'emprisonnement. Ont-ils exécuté cette peine ? Nous posons là une question qu'il est très facile de résoudre par l'examen des dossiers.

Cet examen éclairerait d'une lueur crue les complaisances frauduleuses : si l'on établissait avec scrupule la liste que nous réclamons, on arriverait à des constatations qui permettraient à la commission d'enquête parlementaire d'élargir ses travaux et de faire monter sur la charrette un certain nombre de personnages haut placés.



Vedette du roman-policier, Van Dine est un piètre détective.

### Détective amateur

Le célèbre auteur de romans policiers Van Dine racontait qu'un jour « Scotty », son chien préféré, avait mystérieusement disparu.

Très ému, l'écrivain fouilla la maison et son jardin, et découvrit dans une allée des empreintes de pieds humains...

Il ne pouvait s'agir que du ravisseur de « Scotty ». Aussitôt, armé d'une loupe et d'un compas, Van Dine se mit à examiner les traces suspectes et à prendre des moulages.

Soudain, il fut interrompu dans sa besogne de détective-amateur par des jappements étouffés.

Ces signaux de détresse provenaient de « Scotty » qui, s'étant engagé dans un trou de lapin, ne parvenait pas à en sortir.

Van Dine libéra son chien, qui lui fit fête, puis alla examiner une fois de plus ses moulages. C'est alors qu'il s'aperçut avec confusion que c'étaient... les moulages de ses propres pieds !

\*\*\*

### Vengeance posthume

Silvestre Hernandez, du village de Tamaracete (Espagne), était un vieillard de soixante-douze ans qui avait toujours vécu dans le respect des lois. Aussi fut-il très étonné, ce matin-là, de recevoir la visite de la police.

Le juge de Palmas, lui dit le chef du détachement, a reçu une lettre vous accusant de cacher chez vous des fusils et des bombes. Nous avons l'ordre de perquisitionner chez vous.

Devant une telle accusation, le pauvre homme, qui souffrait d'une maladie de cœur héréditaire, roula sur le sol et mourut quelques minutes plus tard.

\*\*\*

Une enquête fut faite au sujet de la dénonciation calomnieuse qui avait coûté la vie au vieillard. Elle révéla que Silvestre Hernandez, bien qu'âge de soixante-douze ans, avait contracté de nouveau mariage avec une veuve de son village. Sa sœur, apprenant la nouvelle et se voyant frustrée d'un héritage possible, entra dans une violente colère et, comme elle aussi était minée par une maladie de cœur, elle succomba quelques heures plus tard. Cependant, avant de mourir, elle demanda de quoi écrire et envoya au tribunal de Palmas une lettre anonyme accusant son frère de travailler à la solde des « pistoleros ».

Vous mettez cette lettre à la poste trois jours après mon enterrement, demanda-t-elle à ceux qui l'entouraient.

Puis, le sourire aux lèvres, sûre que sa vengeance posthume suivrait son cours, elle s'éteignit paisiblement.

### Détenus "olympiques"

Une grande journée sportive vient de se dérouler à la prison de Maidstone, en Angleterre : course à pied, course de haies, saut en hauteur, passionnèrent tour à tour les champions et le public. Le gouverneur de la prison, le major Benjamin Grew, avait organisé cette « olympiade » afin d'améliorer l'état physique et moral de ses pensionnaires parmi lesquels se trouvent quelques détenus de marque. C'est ainsi que l'on vit le célèbre Hatry, le héros d'un des plus gros scandales financiers, lutter d'adresse avec Bernard Marks, la grande vedette d'un récent procès d'incendiaire. Un certain Jates, un des plus anciens vétérans de l'établissement, gagna le concours de saut en hauteur, et le jury crut un



Les spectateurs regrettèrent l'absence de Baillie-Stewart.

moment qu'il allait bondir... pardessus le mur de la prison.

Le public, composé en majorité de détenus, se montra enthousiaste, mais il ne put cacher sa déception en apprenant que le lieutenant Baillie-Stewart, le célèbre « prisonnier de la Tour de Londres », condamné pour espionnage, avait obstinément refusé de prendre part aux compétitions.

\*\*\*

### Pigeons... volent

Une bande de maîtres-chanteurs de Chicago avait imaginé de faire « toucher » l'argent extorqué à leurs victimes par des pigeons-voyageurs. Quelque millionnaire tombait-il entre les mains de ces criminels, il était averti par un coup de téléphone qu'à telle heure et à tel endroit il trouverait une cage de pigeons. Il n'avait qu'à lâcher après avoir placé les billets de banque dans des tubes attachés aux pattes des oiseaux.

La police, ayant eu vent de cet ingénieux procédé, résolut de faire poursuivre les pigeons par des avions, afin de découvrir le repaire des malfaiteurs.

Après avoir assisté au « lâché », les policiers-aviateurs s'élançèrent dans les airs... Mais leur perplexité fut grande lorsqu'ils s'aperçurent que cette chasse représentait des difficultés insurmontables : tantôt les pigeons disparaissaient, semblaient fondre dans l'azur ; tantôt, ils repaissaient pour se poser sur les toits.

Le lourd appareil, construit par les hommes, était incapable de lutter avec ces acrobates de l'air.

L'abondance de l'actualité criminelle nous oblige à remettre à la semaine prochaine la suite de

### LA GUERRE DES JONQUES

un pittoresque reportage sur la Chine, par Jean Lasserre

La mise en page de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

# PARTOUT

## VOILA CENT ANS

### Le fils indigne

Dans l'après-midi du 6 octobre 1834, Pierre Durand, ancien graveur parisien, retiré dans la commune d'Arnavé, après s'être séparé de sa femme, fut trouvé pendu dans son grenier.

Les recherches auxquelles on se livra démontrèrent que le malheureux Durand était mort victime d'un assassinat. La clameur publique accusa tout d'abord deux habitants d'Arnavé, Bernard Bernadac et sa femme. Ce Bernadac devait une somme de 300 francs à la victime.

Le juge chargé de l'affaire suivit l'opinion et mit les époux Bernadac en état d'arrestation.

Une perquisition effectuée dans la maison des inculpés ne donna rien.

Entendue à Paris, la veuve du disparu déclara que, avant de se séparer, son mari et elle avaient, d'un commun accord, reporté toute leur fortune sur la tête de leur unique enfant, Roger Durand, jeune homme instruit, mais débauché et paresseux. Roger ne devait entrer en possession de son héritage qu'après la mort de ses parents. Son père seul étant disparu, le jeune homme n'avait donc



Le fils avait tenté d'assommer sa mère avec un chandelier.

eu aucun intérêt immédiat de supprimer son père. La question de sa culpabilité possible ne fut d'ailleurs posée qu'en raison de sa présence à quelques kilomètres d'Arnavé, le jour du crime.

Les époux Bernadac comparurent donc aux assises de Foix, l'année suivante. Le mari, en raison des doutes qui assaillaient les jurés, fut condamné à quelques mois de prison. Le verdict était d'une prudence extrême ; pas assez, cependant, puisqu'en 1836, à Paris, Roger Durand, ayant surpris sa mère pendant son sommeil, tenta de la tuer, à son tour, avec un lourd chandelier de bronze. La malheureuse mère, quoique défigurée et rendue aveugle, se refusa à porter plainte contre son fils : elle comprenait maintenant que son unique enfant, coupable du crime d'Arnavé, se verrait aussi poursuivi de ce chef et n'échapperait pas à l'échafaud. Elle modifia son testament, légua toute sa fortune aux époux Bernadac et fit enfermer son fils dans un asile.



La police aligna simplement les deux cadavres à même le sol.

### La guerre du gang

Il ne s'écoule pas de semaine en Amérique sans qu'une exécution occulte n'ait lieu dans le monde des gangsters.

A New-York, on a trouvé trois hommes fusillés, dans la rue, par un « peloton d'exécution ».

Mais le moyen « classique » demeure l'assassinat au cours d'une randonnée forcée en auto. Voici deux gangsters de Brooklyn, mêlés à une affaire politique, et massacrés pendant une de ces « promenades ». Après les avoir découverts gisant dans la voiture ensanglantée, les policiers les ont étendus sur le trottoir en attendant l'autopsie.

\*\*\*

### Une "dame" en short

Un scandale assez singulier vient d'éclater à Reno, la cité des divorces rapides, et a provoqué une vive controverse chez les arbitres de l'élégance.

C'est le garçon du célèbre restaurant Wigwam — où les conjoints au cœur brisé cherchent la consolation dans l'alcool et la bonne chère — qui déclencha l'affaire. En effet, il refusa l'accès de la salle à une élégante jeune femme, Mrs Mildred Tilton Holmsen, qui pénétra dans le restaurant, sans bas ni souliers, et vêtue d'une chemise d'homme et... d'un short.

Indignée, la jeune femme écrivit à la direction de l'établissement, déclarant que le garçon n'était qu'un goujat, qu'elle était une « dame » du meilleur monde, que son nom figurait dans le « Tout New-York » et qu'elle avait été présentée à la Cour d'Angleterre.

Mais le garçon n'en démordit pas, affirmant que Mrs Holmsen avait eu une attitude provocante et que son costume... léger ne convenait pas aux vieilles traditions de la maison.

Tout gracieux qu'il soit, le short fut répudié par le garçon.



MARIANNE GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ publie cette semaine :

## AMOURS ALLEMANDES

par X...

et le roman policier de Pierre Véry

## L'Assassinat du Père Noël

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.

Abonnements (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

# DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI<sup>e</sup>) - 3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TELEPHONE LITTRÉ 62-71  
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTES CHEQUES POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR  
MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES 65. » 35. »  
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective"

# DÉTECTIVE

# POLICE POURRIE



Restée fidèle à son amant, Maguy Dacourt prétend tout ignorer de l'affaire.

Lille (de nos envoyés spéciaux).

VIDONS l'abcès. Le scandale de Lille en dévoilant, à grand fracas, la vie criminelle de Paul Mariani donne à croire à beaucoup que la longue impunité de ce policier-gangster implique la complicité de la police toute entière. De telles complaisances ont dû jouer, affirme-t-on sans preuve, autour de moi, que, du plus humble au plus puissant, on ne peut trouver à la Sûreté Nationale que des hommes tarés. C'est absurde. Si tous les policiers étaient des canailles, le scandale de Lille n'eût pas éclaté, les loups n'ayant point l'habitude de s'entre-dévorés. L'arrestation retentissante de Paul Mariani prouve au contraire qu'il se trouve encore, rue des Saussaies et Quai des Orfèvres, une majorité de braves gens, et de gens courageux.

Aucune profession n'a le monopole de la vertu. On rencontre des prêtres assassins, des notaires qui lèvent le pied, des médecins maronniers. Pourquoi n'y aurait-il pas de mauvais policiers ? Il vaudrait mieux dissiper le malaise actuel. Paul Mariani a bénéficié d'appuis coupables, mais on hésite à dire lesquels. Et le public, avec raison, proteste et imagine le pire.

Chaque centre policier a ses brebis galeuses. Le scandale Mariani peut se renouveler demain, à Rennes ou à Marseille. C'est pourquoi, en dépit des représailles dont on me menace, je vais, tout en éclairant devant vous les dessous de l'affaire de Lille, démasquer en même temps les hommes et les méthodes — toujours les mêmes ! — de cette mafia d'arrivistes sans scrupules qui forme la POLICE POURRIE.

\*\*\*

Bachelier ès lettres, Paul Mariani, un petit Corse d'allures sournoises, commit son premier vol, en 1922, au casino de Grasse, où il était surveillant de jeux. Détective privé puis agent électoral, à Nice et à Bastia, en 1924, il parvint à entrer, sans examen, sur la recommandation d'un sénateur de la Corse, qui fut Président de la République, dans la police spéciale des gares. A cette époque, pour remédier à l'insuffisance du personnel de la Sûreté Générale, les Compagnies de chemin de fer avaient alloué, aux brigades spéciales, les crédits nécessaires à la mise en activité d'une centaine d'inspecteurs provisoires. C'est à ce

titre que Paul Mariani débuta, en juin 1925, au commissariat de la gare du Nord.

Chargé d'arrêter les voleurs de colis, le jeune inspecteur fut pincé, une nuit, à dévaliser lui-même les bagages du hall de la petite vitesse. Le commissaire S..., un Corse, aurait pu le révoquer séance tenante ; il se contenta de le déplacer. Affecté à Lille, en octobre 1925, Paul Mariani recommanda vivement, à son nouveau chef, un de ses compatriotes sans emploi. Ce dernier avait sur lui une lettre d'introduction fort élogieuse émanant de M. Flaisièrre, sénateur-maire de Marseille. Le Corse, un certain Albertini, fut donc agréé. Le jour de sa nomination, arrivaient, à Lille, deux mandats d'arrêt délivrés contre lui pour escroqueries. Mariani, chargé de le retrouver dans la ville, le laissa fuir et Albertini court encore. Tel fut le début de Paul Mariani dans la capitale des Flandres. Là se serait peut-être terminée sa carrière de policier si, à la même époque, le commissaire divisionnaire Ucciani, un Corse encore, n'avait pris le commandement de la deuxième Brigade mobile.

— Du temps du père Ucciani, j'étais le roi ! s'écriait, vendredi dernier, Mariani, au cours de sa confrontation avec Rossi.

On ne saurait être plus sincère. Benjamin de la Brigade lilloise, dès novembre 1925, le jeune Paul se vit confier les affaires les plus intéressantes. M. Ucciani le tutoyait avec affection, l'invitant fréquemment à déjeuner avec sa femme et ses deux bébés. La solidarité corse n'est pas un vain mot.

C'est ici que se placent les premiers forfaits du petit inspecteur sans scrupules : des cambriolages. Paul Mariani cambrioleur ? C'est un des aspects les moins connus de l'aventurier, et pourtant celui sous lequel on le retrouve le plus souvent jusqu'au jour de son arrestation.

De 1926 à 1930, de nombreuses usines de métallurgie et de textiles du Nord furent mises au pillage par leur personnel ouvrier. Il fallait organiser des surveillances intérieures constantes : Mariani s'offrit à se faire embaucher comme manœuvre. On accepta. C'est ainsi qu'il travailla successivement comme tisseur ou comme ajusteur dans différentes entreprises de Denain, Raismes, Condé-sur-Escaut, Marchiennes, St-Amand. Or, on a découvert, depuis, que toutes ces usines ont été cambriolées durant le passage de Mariani. Faut-il en déduire que le policier avait profité de ses surveillances pour repérer les lieux de ses exploits ou de ceux de sa bande ?

A coup sûr, oui, car, depuis l'arrestation de Mariani, un témoin qui, jusque-là, s'était tu par crainte, affirme avoir vu, une nuit, l'inspecteur sauter le mur d'une usine de Denain, un chalumeau sur le dos.

N'est-ce pas, d'ailleurs, au cours d'une enquête qu'il menait, dans une fabrique de wagons de Raismes-Vicoigne, en compagnie de l'inspecteur-principal Lefebvre, que la caisse de l'entreprise fut forcée ? Deux Polonais furent condamnés pour ce vol, mais l'inspecteur Gérard Lefebvre, que les malfaiteurs de la ré-

gion surnomment le lion des Flandres, pour sa force et sa bravoure, a encore des doutes quant à l'auteur du larcin.

M. Lefebvre confia, à l'époque, son inquiétude au commissaire Ucciani. Mais celui-ci haussa les épaules. Mariani cambrioleur ? Quelle stupidité ! Pourtant son collègue de la Sûreté lilloise, M. Coissard, l'avait également averti que son protégé avait volé, sous ses yeux, au cours d'une perquisition, rue de Paris, une montre en or. Dans plusieurs autres affaires de cambriolages, notamment à Paris-Plage, Mariani retrouva bien les cambrioleurs, mais ce fut pour se faire remettre les produits de l'opération, bijoux ou marchandises, qu'il s'empressait de revendre à son profit. Ne retrouva-t-on pas, sur lui, à la prison de Loos, le soir de son arrestation un passe-partout très bien inventé ? Ce passe-partout, qu'il destinait à un usage facile à deviner, Mariani l'avait dérobé dans la trousse des deux cambrioleurs, Klein et Conquet, arrêtés à Boulogne le 26 août dernier.

Mais le commissaire Ucciani ferma les yeux sur ces troubles histoires. Il les ferma aussi sur les chantages, les abus de confiance et toutes les petites salétés publiques ou privées qui permirent, dès 1926, à son jeune compatriote de mener à Lille le train de vie scandaleux que nous avons raconté, par le menu, la semaine dernière. En vain, les réclamations des collègues de Mariani et les plaintes des particuliers affluèrent-elles sur le bureau de M. Ucciani. Complice, par simple amitié, le commissaire brimait les récalcitrants, classait les plaintes, réduisait tout le monde au silence. Bien mieux, il réclama, pour son compatriote, une titularisation anticipée en récompense de ses « très bons services ». Et, en janvier 1928,



Raphaël Borzo, cafetier à Boulogne, nie toute complicité avec Mariani.

Paul Mariani, l'inspecteur cambrioleur et maître-chanteur, était nommé titulaire, à Modane.

Mais le timbrage des passeports et la vie monotone dans la fumée des trains de cette gare-frontière ne conviennent guère à l'aventurier. Deux mois après son arrivée en Savoie, il est surpris en flagrant délit de contrebande en compagnie d'un douanier. L'affaire est soumise à la Sûreté de Paris. Le douanier est révoqué. Paul Mariani, lui, est envoyé à Boulogne-sur-Mer, à titre de sanction disciplinaire, en mars 1928. Cette fois le coup d'éponge n'est pas venu de M. Ucciani, mais de PARIS. Qui protège Mariani à Paris ?

Des amis politiques, sans doute, puisque, en mai suivant, le policier-gangster obtient un congé de faveur, d'un mois, pour aller préparer une élection législative, en Corse.

Paul Mariani ne retourna pas en fonction à Boulogne. Son chef, dans cette dernière ville, le commissaire spécial Liger, n'en voulait plus comme titulaire, à aucun prix.

Le poste de Boulogne réclame trop de délicatesse, m'a dit le commissaire Liger, pour que j'aie pu conserver avec moi un « homme du milieu ». Il ne faut pas parler, à la légère, d'affaires de « coco » et de traite des femmes ; toutefois, je suspectais fort Mariani de pactiser avec des trafiquants que nous recherchions et je rédigeai, dans ce sens, un rapport défavorable contre ce policier. J'envoyai un double de ce rapport au commissaire Ucciani qui se montra incrédule et qui, pour sauver une fois de plus Mariani, demanda la nomination,



L'inspecteur-principal Diependaële, qui a arrêté plusieurs trafiquants de drogue.

à Lille, de son protégé. Je ne me suis jamais expliqué la raison qui poussait mon collègue à couvrir de son nom un inspecteur aussi louche, aussi paresseux que ce petit Corse dont la réputation de fin limier est une pure invention.

En regagnant, à Lille, son « bureau d'affaires », comme il appelait la Brigade mobile, Mariani laissa à Boulogne trois amis sûrs : deux inspecteurs de police, dont je ne prononcerai pas le nom, et un patron de café, fort connu : Raphaël Borzo.

Quand Mariani rentra, rue Brûle-Maison, à Lille, il avait désormais toutes les raisons de se croire « tabou ». Et, en vérité, le chef de la brigade, c'était un peu lui. Il se réserva donc toutes les enquêtes susceptibles de lui rapporter de l'argent par la menace, le chantage ou le trafic de sa qualité de policier. Il s'empara du contrôle des paris clandestins, de la surveillance des récupérateurs de champs de bataille et des trafiquants de drogue.

Mariani, escroc des books ? Lille est le centre des jeux d'une région populaire, aussi Mariani écrivait-il à son cousin Pierre, en lui demandant de le rejoindre : « Je suis en province, mais c'est un bon coin ».

Dès son retour de Boulogne, sa titularisation lui donnant le droit d'opérer par initiative, Paul Mariani établit une carte des bureaux d'enjeux clandestins. Au cours d'une première visite à un book, l'inspecteur saisissait toutes les mises de la journée et les empochait. Il revenait, le lendemain, offrir sa « protection » à sa victime, moyennant une dime hebdomadaire et la prise gratuite de ses enjeux personnels. Les books qui refusaient les conditions du policier-gangster n'avaient plus qu'à changer de région.

L'amitié de Mariani coûta, à certains preneurs puissants, des sommes annuelles considérables. Et ils n'avaient aucun espoir d'en finir puisque tout l'argent qu'ils allouaient malgré eux à l'inspecteur était aussitôt englouti dans les caisses des casinos de la côte. Mais le book actuel le policier fut le plus néfaste est un brave Flamand naturalisé, aujourd'hui directeur d'une importante usine, Pierre Roëland, dit Franz. Avant d'être séparé de sa femme légitime et de ses quatre enfants, Paul Mariani le « tapait » journallement de quelques billets de cent francs destinés, assurait-il, à mettre son aîné dans un sanatorium. Divorcé, mais ayant eu un enfant de sa maîtresse, Marguerite Dacourt, dite Maguy, le policier contraignit, sous la menace, le book Roëland à être le parrain de son nouveau bébé. Naturellement, Pierre Roëland dut, à coups de billets de mille, assurer la santé et l'avenir de son filleul. C'est encore à ce pauvre « parrain » que Mariani fit avaliser les traites de la fameuse Ford, de Douai, qu'il carambouilla.

On vit mieux. A l'époque où le Corse entreprit de mettre les books lillois en coupe réglée, il se heurta à un de ses collègues, l'inspecteur L..., qui précisément, lui aussi, avait l'intention de rançonner les paris clandestins. Mariani n'hésita pas. Il dénonça, à son chef, les exactions de l'inspecteur L..., arracha à un book une plainte en bonne et due forme et l'autre inspecteur-gangster fut envoyé dans le Midi, par mesure disciplinaire. Mariani resta ainsi seul maître de la place.

(Lire la suite page 7.)

Durant neuf ans, la criminelle complaisance d'Ucciani étouffa les plaintes.



Le croupier Ottoviani, ami du policier gangster, était l'âme de la bande.



# LE JOURNAL DE Violette Nozière

Echappant à la surveillance de Sœur Léonide (ci-dessous) et des autres religieuses de la prison, les pages mouillées de larmes que Violette Nozière traça, d'une main fiévreuse, dans le secret de sa cellule, constituent souvent la plus passionnée, la plus émouvante des suppliques à sa mère. — Ci-dessus : la lettre par laquelle Mme Nozière annonce à la prisonnière le décès de sa grand-mère.



SEPTEMBRE, octobre ont passé. Violette Nozière a pris dans le monde, nouveau pour elle, de la prison, une place particulière. Ce qu'on a fait compte pour peu de chose en prison. Ce qu'on y fait compte beaucoup plus.

« C'est une menteuse », pensent le directeur de la prison et, parfois, des religieuses. Ils la soupçonnent de se procurer des cigarettes en cachette et de les fumer dans sa cellule.

Les prisonnières, qui l'ont frappée, huée à son arrivée, finissent par s'adoucir. N'est-elle pas jeune, jolie, un peu « demoiselle » ? Celles qui l'approchent l'écoutent, la croient. Peut-on réaliser cela, quand on a l'esprit le cœur d'un homme libre ? Pour quelques-unes, elle devient « la pauvre Violette ». Elle se plaît à répéter cette expression, l'appliquant à elle-même, comme si elle se trouvait digne de pitié.

Son journal, abandonné en septembre et octobre, recommença en novembre. De nouveau, elle éprouvait la nécessité de se pencher sur sa vie.

L'avenir — et quel sens terrible ce mot peut-il avoir pour une parricide ? — l'avenir lui réapparut. Oubliant son crime, elle tissa des rêves.

Elle se crut enceinte, enceinte de Jean Dabin, le seul homme qu'elle ait jamais aimé...

Elle écrivit :

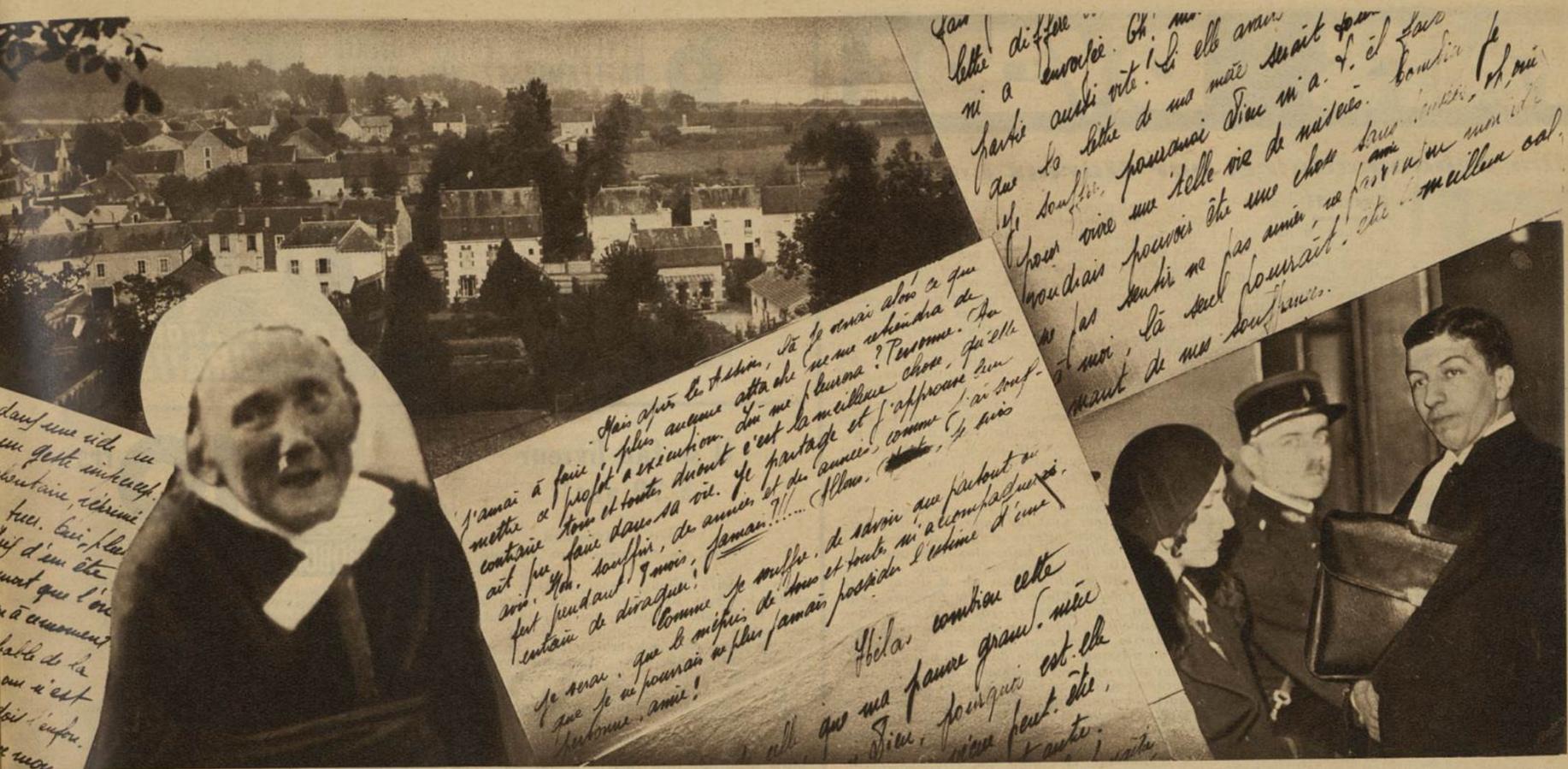
9 NOVEMBRE 1933. — Voici que la tempête intérieure qui m'a bouleversée est, à peu près, calmée. Elle aura été de courte durée, mais combien violente et forte. J'ai repris mon sang-froid et ma sagacité. A quatre heures, j'ai reçu un mot de mon avocat. Il était malade. J'ai vu un envoyé du juge : on venait apposer un scellé sur une blouse blanche dont j'étais vêtue le lundi soir. Que va trouver le bon M. Lanoire (le juge) sur cette fameuse blouse ?

Puis, je me suis plongée dans mes pensées. Personne, ni les avocats, ni mon juge n'ont de nouvelles de Jean Dabin. Peut-être cela vaut-il mieux ainsi.

Oui, pour notre tranquillité à tous deux, tout doit être fini entre nous. Je fais d'impossibles rêves. Mettons que mon ami, par amour, ait la sublime générosité de tout oublier. Je n'oublierai point, moi, ce que j'ai commis.

L'oubli dépend-il de nous ? Non. Je ne veux plus songer à aimer Jean, le père du petit être qui naîtra sans doute bientôt. Tout

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 309.



La grand-mère de Violette, aux obsèques de Jean-Baptiste Nozière, à Neuvy-s.-Loire M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue (à droite) dut, souvent, exalter le courage de la jeune parricide.

est là. Chaque fois que mes yeux rencontreraient les siens, j'y verrais toujours ma faute, même si ses yeux étaient pleins d'amour. La grandeur de sa générosité m'at-sterait la grandeur de mon crime. Mes regards toujours inquiets liraient toujours dans ses yeux une sentence invisible.

Oh ! le jour où, dans une ride du front, dans un regard attristé, dans un geste imperceptible, je saisis un reproche involontaire, réprimé ou non, rien ne me retiendrait alors de me tuer !...

L'homélie continue sur ce ton. Violette Nozière, romantique, y parle de la mort « qui vaut mieux que le mépris d'un être qui vous est cher, de la mort où l'on redevient bien blanche, bien innocente, parée d'une pâleur irréprochable », d'un amour « qui n'est pas mort, qui vivra peut-être toujours, mais qu'elle doit enfoncer au fond d'elle-même ». Ainsi, voguant sur ces pensées, elle dispose de sa vie future comme un être libre encore, parmi des gens en liberté. Elle s'exalte, petite fille qui se croit singulière...

La vie commune avec mon ami ne m'est plus jamais possible, poursuit-elle. A certains moments, ne prendrais-je pas une preuve d'amour pour une preuve de mépris ? Quel double supplice. Jean doutera toujours de moi. Je douterai toujours de lui.

J'ai péché. Je dois expier. Aussi je bois la coupe amère des expiations. J'expie, en la buvant, une sentence terrible : expier n'est pas effacer. En ma cellule, seule, je mange un pain trempé de larmes. Personne ne me voit, pleurant dans la détresse profonde de mon âme — l'âme vaste qui est la mienne, et qui, depuis de nombreuses années, est creusée par la douleur.

Trouverai-je dans l'avenir un lieu commode à mon repentir, car mon âme est envahie par un vrai repentir. A tout ceci, la religion fait ses réponses et je les sais par cœur. Dieu, me dit-on, me donnera la force de les supporter. Hélas ! l'énergie me manque...

Le même jour, encore, Violette Nozière s'interroge. Que deviendra-telle ? pense-t-elle. Où trouvera-t-elle la solitude, la paix, le silence, ami des malheurs irréparables ? Elle se penche sur l'enfant qui, croit-elle, va lui naître.

9 NOVEMBRE. — Mon Dieu ! la chose que je redoute le plus sera le jugement qu'il pourra porter contre sa mère. Comprendra-t-il sous l'influence de quels sentiments j'ai agi ? Que j'ai tué mon propre père pour pouvoir apporter un amour honnête au sien ? Non, je ne puis croire que l'homme que j'ai tué fut mon père. Ou, alors, quelle âme avait-il donc ? Lui qui ne voyait pas l'accumulation de mes souffrances ? Comment n'a-t-il pas eu pitié de son enfant, de sa propre enfant !... Il m'a poussée près de la tombe. C'est la seule chose que je regrette ; il vaudrait mieux que j'y fusse. Car, alors, cet homme aurait peut-être compris l'énormité de sa faute. Il aurait alors souffert ce que j'ai pu souffrir.

Que m'importe après cela le verdict de la Cour d'assises ! Quelle mince punition, auprès de celle que mon enfant m'infligera par son propre jugement !... J'ouvre mon cœur ; à quoi bon ? Je voudrais être meilleure mère que la mienne. Car, comment une mère peut-elle rester insensible à la douleur poignante de son enfant, douleur qui est la mienne. Je suis son

sang. Est-ce que le cœur d'une mère ne pardonne pas tout à la chair de sa chair ? Quoi que pourrait faire mon enfant, je lui pardonnerais, j'en suis sûre. Est-ce parce que je sais l'entière signification du mot souffrir ?

Deux jours plus tard, elle écrit encore : 11 NOVEMBRE. — Ma dépression morale s'accroît. Que d'ennuis ! On fera tout pour m'empêcher de prouver que je suis malade. Je le devine. Je le pressens. Les réflexions que j'entends faire autour de moi m'éclaircissent. De plus en plus, je me sens enerrée dans les mailles d'un filet bien tendu d'où je ne pourrai m'évader.

Tout le monde m'abandonne. Que je suis malheureuse, écourée de voir tout le mal qu'on me veut ! Si encore je pouvais fumer et rêver tranquille, seule !...

L'agenda de Violette Nozière resta fermé pendant les jours de novembre qui suivirent, puis en décembre, jusqu'aux premiers jours de l'année 1934.

1<sup>er</sup> JANVIER. — C'est moi qui ai aujourd'hui porté les vœux des prisonnières aux religieuses et les ai assurées, en leur remettant notre modeste don, de nos vœux et de nos prières, comme à la maîtresse d'école, quand j'étais petite fille.

J'ai écrit à M<sup>e</sup> Gérard, à M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue. Je lui ai souhaité le succès. C'est la plus belle récompense que je puisse lui offrir. Ma reconnaissance est pour lui éternelle. Il m'a tant apporté de soleil...

Moi, que je sois là ou autre part, ma vie est finie. Finie, parce que je suis une misérable, que mon nom sera à jamais méprisé. Fini, parce que j'ai perdu pour toujours celui qui vivait en ma vie et mon cœur.

Je suis bien triste, en pensant à ce que furent d'autres jours de l'an...

Janvier passa. Violette Nozière découvrit qu'elle n'était pas enceinte. L'avenir s'estompé. Le présent l'occupait tout entière.

30 JANVIER. — Je n'ai plus la force de prendre une plume. Je suis triste. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. La vie quotidienne m'écoeure. Si je suis une criminelle, je n'ai pas l'âme basse. Les femmes de ce milieu me révoltent.

Quel courage ne faut-il pas avoir pour supporter cette vie de communauté. Et, quand je pense à ce qui m'attend, j'ai envie d'en finir tout de suite, je pense à mourir. Je suis triste, très triste, alors qu'il me faudrait une grande force, beaucoup de courage pour affronter les assises.

La chose principale qui me brise le cœur, c'est l'abandon de ma mère. Je n'ai que dix-neuf ans, et mon cœur a encore soif d'une affection maternelle.

Enfin, si j'en suis là, c'est encore par ma faute. Il ne faut m'en prendre à personne. Maman a peut-être raison de ne plus éprouver pour moi de sentiments maternels.

C'est la plus dure expiation qui puisse m'être donnée. Mais, peut-être aurait-elle pitié, si elle pouvait savoir combien je souffre...

10 FÉVRIER 1934. — Je reçois une lettre qui me fait savoir que ma grand-mère est extrêmement malade. Je suis à bout. Je n'ai plus aucun courage...

15 FÉVRIER 1934. — J'ai appris tout à l'heure la mort de ma grand-mère. Des deux affections que j'avais, ma grand-mère et ma mère, l'une s'est détournée de moi, et l'autre vient de mourir.

Sachant que ma pauvre et chère grand-

mère était malade, je n'ai pas résisté au besoin que j'éprouvais si fort de lui exprimer toute la douleur que j'avais de la peine que je lui ai causée, et de lui dire l'affection, la reconnaissance que sa petite-fille, aujourd'hui enfermée et déchue, conservait pour sa vieille grand-mère. Je n'en espérais pas de réponse, mais j'ai eu la joie d'en recevoir une. Ce demeure pour moi, maintenant que j'apprends sa mort, comme le seul viatique qui me reste pour supporter l'expiation que j'ai méritée.

J'écris à maman. Je lui dis que, depuis six mois, je n'ai pas eu conscience de ce qui se passait en moi et autour de moi, que je suis à ce point anéanti que je vis comme si je n'avais jamais connu que la prison, comme si j'y devais vivre le reste de mes jours, en ne demandant qu'une chose : le bonheur de ne pas survivre aux miens.

Je lui dis que la mort de ma grand-mère va accroître encore, s'il est possible, la douleur où elle se trouve et dont je suis responsable, que la douleur de la mort nous est commune, à elle, mère tant éprouvée, à moi, fille indigne, mais accablée par une vie que je n'ai pas pu redresser.

Je lui dis que des deux affections que j'avais en ce monde et que je conserve pieusement, dans le fond de mon cœur, en cette prison où je souffre justement pour le reste de mes jours, je n'en ai plus qu'une : la sienne.

Je lui demande pardon. Je la supplie de ne pas me laisser dans la désolation, dans la solitude morale, où j'achève de perdre toute force, où je n'ai d'autre désir que celui de la mort.

Il faut vivre dans le cauchemar où je vis depuis six mois, dans la solitude des murs d'une prison, avoir perdu tout lien avec les affections qui soutiennent le goût de vivre, avoir conscience, comme je l'ai, de mériter l'expiation que j'endure, pour comprendre que, dans de telles épreuves, on ne peut dire autre chose que ce que l'on sait, que ce que l'on ressent.

Chère et malheureuse maman, à qui m'unît, aujourd'hui plus que jamais, une nouvelle douleur, crois que ta fille n'a jamais cessé de t'aimer de tout son cœur, et donne-lui le courage de supporter son châtiment. Pense à moi. Aime-moi malgré ma déchéance...

1<sup>er</sup> MARS. — Ma mère m'a écrit. Elle me parle du calvaire qu'elle supporte, elle me dit qu'elle a tout perdu : son mari, sa fille, sa mère ; qu'elle n'a plus personne ; qu'aucune parole ne peut dire ce qu'elle souffre...

« La plaie qui saigne dans mon cœur ne se cicatrira jamais, me dit-elle. Ton pauvre papa qui dort dans la tombe, lui qui était si bon, si loyal, pour toi comme pour moi... Pourquoi les morts ne peuvent-ils revenir pour se défendre ? »

Elle ajoute : « Violette, ton pauvre papa et moi, nous l'avons toujours élevée dans le droit chemin, ne te donnant que de bons exemples. Pourquoi ne nous as-tu jamais écoutés et en as-tu écouté d'autres ? Pourquoi as-tu mené cette vie, en dehors de chez nous ? Tu me demandes les derniers moments de ta grand-mère. Deux jours avant de mourir, elle n'avait plus sa connaissance. Elle avait perdu l'usage de la parole. C'est un bonheur pour elle, car elle aurait trop souffert de me quitter en ce moment. Mais sache que grand-mère a demandé à reposer près de ton papa ».

Maman, en signant, me dit qu'elle souffre terriblement.

Hélas ! combien cette lettre diffère de celle que ma pauvre grand-mère m'a en-

voyée. Oh ! mon Dieu, pourquoi est-elle partie aussi vite ? Si elle avait vécu, peut-être que la lettre de ma mère serait tout autre.

Je souffre. Pourquoi Dieu m'a-t-il fait naître pour vivre une telle vie de misères ! Combien je voudrais être une chose sans pensées. Ah ! oui, ne pas sentir, ne pas aimer, ne pas avoir, enfin, mes idées à moi. Là, seulement, serait la fin de mes souffrances.

D'écrire le trop plein des souffrances de mon cœur, cela me soulage...

Le printemps vint, puis avril. Violette Nozière n'écrivit plus rien jusqu'en mai. Ce fut l'époque où il fut question de la faire comparaître devant les assises.

On m'a dit que ses nuits furent de plus en plus fiévreuses, de plus en plus tourmentées. Ses notes du mois de mai en témoignent.

7 MAI. — Il est sept heures du matin. Nous venons de descendre à l'atelier. J'ai repris mon carnet avant de faire la lecture. Que puis-je écrire ? Il me semble que mon moral est moins alarmant.

Je passe de fort mauvaises nuits. Mais, malgré cela, je recommence chaque journée, avec, s'il est possible, chaque jour plus de forces. Je veux que ma crise de découragement soit et devienne moins intense.

Bien sûr, je ne veux pas dire que je suis gaie. Non, au contraire, je suis très triste. Personne ne pourra jamais savoir la force de caractère qui m'a été nécessaire pour ne pas attendre à ma vie depuis deux jours...

Seulement, je me dis que mon devoir est au moins de vivre jusqu'au jour des assises.

Je dois aller à l'expiation jusqu'au bout. Seulement, après les assises, je voudrais mourir. Plus aucune promesse, plus aucune attache ne me retiendra sur la terre.

Qui me pleurera ? Personne. Au contraire, tous et toutes diront que c'est la meilleure chose que j'aie pu faire dans ma vie.

Je partage et j'approuve leur sentiment. Non, souffrir des années et des années comme j'ai souffert pendant huit mois, jamais !

Je suis en train de divaguer. A qui ferais-je de la peine ? Si l'on savait combien je souffre de savoir que, partout où je serai, le mépris de toutes et de tous m'accompagnera, que je ne pourrai plus jamais posséder l'estime d'une personne amie, on m'excuserait d'écrire ces phrases folles.

Parfois, même, je n'ose plus parler à M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue. Vais-je être forcée de me renfermer sur moi-même, de ne livrer à qui que ce soit mes ennuis, mes tristesses.

Bien des choses que personne ne connaîtra jamais feraient voir que je n'ai pas l'âme de fange et de boue que j'ai mérité qu'on m'attribue.

C'est le printemps. L'époque des chants, des rires, des belles promenades !...

Le printemps se termina. Le journal de Violette Nozière demeura interrompu jusqu'en juillet. La session des assises était passée. Elle allait pouvoir attendre l'automne et peut-être l'hiver, espérer encore.

On va la voir vivre, maintenant, jusqu'au prochain jour des assises. Etrange criminelle ! Ame enfantine et compliquée ! Simulatrice et perverse, vont dire les psychiatres...

(A suivre.)

Henri DANJOU.

(Copyright by DÉTECTIVE et Henri DANJOU, septembre 1934.)

# Faits Divers

Film hebdomadaire, par Marius Larique



M. Sanlier-Lamarck est sur la selle.

**Lundi** Ah ! Étonnante affaire où l'on voit des juges, des médecins, des experts, des journalistes perdre leur sérénité et se muer en partisans ; où l'on peut, impunément, produire les accusations les plus graves, sans administrer la moindre preuve de ce qu'on avance ; où, successivement, Pressard, Chautemps, le docteur Garfunkel, le docteur Pfeiffer, le docteur Sanlier-Lamarck, sont traités d'assassins ; où l'on voit un jeune homme, fils de la victime, diriger en quelque sorte l'enquête, demander et obtenir l'assistance à des interrogatoires, à des confrontations ; où l'on voit un parquet tout entier celui de Dijon affolé, hébété et qui arrête des innocents, puis les relâche tout en maintenant les inculpations et qui commande des expertises six mois trop tard et qui polémique avec les journaux, avec la police et qu'un garde des Sceaux n'ose point révoquer (c'est garde des sots qu'il faudrait écrire) ; d'où surgissent les témoins les plus fantaisistes, les moins précis, les moins effarouchés qu'on puisse imaginer ; où même on a entendu l'un d'entre eux, Étienne Marreau, déclarer qu'il était l'assassin de M. Prince, ce qui a fait rire tout le monde. Ah ! s'il s'agissait de M. Chautemps !



Les docteurs Paul et Balthazard, et...

**Mardi** Il n'en faut pas vouloir (même ceux qui, ainsi que moi, sont persuadés que M. Prince s'est tué) aux médecins chargés de l'expertise légale ni à ceux qui, après eux, ont assisté à l'autopsie — à la contre-autopsie, plutôt, et faite plus tard que plus tôt — du cadavre de M. Prince. Ils ont probablement leurs raisons, leurs bonnes raisons. M. Balthazard était un ami de M. Prince. Ils buvaient ensemble le péroxy au café de Flore. L'amitié fermente peut fort bien provoquer l'aveuglement, faire dévier le scalpel, et les larmes qui coulent sur des lunettes peuvent modifier un diagnostic, une conclusion. Certains méchants esprits objecteront qu'en ce cas M. Balthazard n'avait qu'à refuser la mission terrible dont on le chargeait. De même, on entend de mauvaises langues prétendre que le docteur Paul a fort bien pu, lui, le grand tailleur de chairs mortes (il me semble l'entendre dire de sa voix de gavoche revenu de tout, sauf des honneurs : ma 12.525<sup>e</sup> autopsie, messieurs) être impressionné par les déclarations des ministres de l'intérieur et de la justice : « La Mafia sera cernée ; les assassins seront traqués et punis ». Dame ! on ne peut tout de même pas, en République, être plus royaliste que le roi.



M. Camboulives tient pour le crime.

**Mercredi** Le médecin de campagne Camboulives, bien que n'étant chargé de rien que d'être membre de la commission Staisky, non alors chargée de mettre son long nez dans l'affaire Prince, le médecin de campagne Camboulives s'est jeté passionnément dans l'autopsie et dans le camp des... comment dites-vous ça : des as-sa-si-nistes. Oh ! le vilain mot, de nature à dégoûter de la chose un honnête homme. M. Camboulives devait avoir ses raisons. On le dit ancien élève et même disciple préféré du docteur Balthazard. Était-il meilleure occasion de rendre à son excellent maître, par son influence parlementaire, un peu des bienfaits que celui-ci avait dispensés en l'instruisant ? Peut-on voir plus touchante fidélité du souvenir et n'est-il point émouvant ce spectacle de M. Camboulives se jetant, tête baissée, sans rien vouloir entendre ni voir, aux côtés du vieux maître respecté ? On dit aussi — mais que ne dit-on pas — que le docteur Camboulives est proche parent du substitut Camboulives et que l'esprit de corps, l'honneur de la magistrature exigeaient de ces corrections de conscience. Car il paraît que la magistrature serait déshonorée si M. Prince s'était suicidé. Vous comprenez ? Moi, pas !



M. Albert Prince et sa confidente Mme Nolin.

**Jeudi** A part cela, il y a, dans cette affaire Prince, une situation extrêmement délicate, émouvante et qu'on ose à peine effleurer tant on devine qu'elle s'apparente aux plus pures tragédies. Je veux dire le duel de Mme et de M. Nolin. Mme Nolin connaissait beaucoup M. Prince. Elle dit à la police, puis au juge Ordonneau que M. Prince lui fit souvent des confidences desquelles il ressort que la vie privée du magistrat n'était pas des plus austères, ce qui entre parenthèses, ne prouve pas que M. Prince se soit tué ni qu'il ait été assassiné. Elle dit encore une chose plus grave : le 21 février, sur un coup de téléphone, qu'elle avait donné à Mme Guyon, belle-mère du conseiller, celle-ci, après s'être assurée que c'était bien Mme Nolin qui se trouvait au bout du fil, s'était écriée : « Notre pauvre Albert s'est suicidé ! ». Naturellement, Mme Guyon conteste qu'elle ait prononcé ces paroles, et l'on me dit : Pourquoi voulez-vous croire Mme Nolin plutôt que Mme Guyon ? Je réponds : parce que Mme Nolin n'a aucun intérêt à mentir. Alors que la famille Prince n'apporte nulle sérénité dans le soutien de la version. Et puis, voyez-vous, les témoignages de l'un, les démentis de l'autre, on commence à savoir ce qu'ils valent.



Le stylo du conseiller ne fut pas retrouvé.

**Vendredi** Un correspondant inconnu me signale qu'il est en possession du stylo mine ayant appartenu à M. Prince et non retrouvé sur la voie. Il en voudrait beaucoup d'argent et me demande de lui répondre par la voie du journal ; voici : portez votre stylo mine, mon ami, à M. Rabut. Il en tirera bien parti contre le rapport Guillaume qu'il est en train de démolir patiemment, lentement. M. Rabut, qui n'est pas si « dur que cela de la feuille », puisqu'il a fini par comprendre, se dit qu'après sept mois d'une enquête menée par lui — si l'on peut dire — on est moins avancé qu'au premier jour. Au premier jour, tout le monde (hormis la Sûreté Générale, ramassés d'assassins, de tortionnaires, de gangsters, mafia sans foi ni loi) croyait à l'assassinat. A présent, quelques braves types — dont je suis — croient au suicide. M. Rabut, lui, s'en fout : il est loin de sa retraite ; alors, il démolit le rapport Guillaume. C'est une joyeuse curée sur chacun des chapitres de ce rapport d'inspiration évidemment criminelle, puisqu'il ne conclut pas à l'assassinat. Maurice Garçon, qui n'est pourtant pas un enfant, Raymond Prince, qui est un enfant, et Rabut, qui est... Rabut, dépècent à belles dents le criminel rapport.



Le bureau de poste de la gare de Dijon.

**Samedi** Mlle Pivain est cette dame qui, le 17 février, a assisté à l'achat d'un couteau au bazar de l'Hôtel de Ville. Elle dit maintenant que le rapport Guillaume n'a pas rapporté exactement ses dépositions. D'abord, sur l'heure. Elle dit qu'il était midi 15. C'est exactement dans le rapport. Elle dit qu'on ne lui a pas présenté le couteau acheté. Qu'importe si on lui a présenté un couteau identique, de même forme, de même longueur, de même couleur, de même prix. Elle dit qu'on ne lui a pas présenté la serviette. Parbleu ! à ce moment-là, la serviette de M. Prince n'était pas entre les mains de M. Guillaume. Tout roulait sur le rouleau à musique trouvé sur la voie. Quoi qu'il en soit, Mlle Pivain a raison d'être du côté de ceux qui vont écharper les auteurs du rapport Guillaume. Oserais-je même donner un conseil à Mme Nolin : qu'elle fasse taire ses scrupules idiots de conscience et qu'elle déclare tout net, à présent, qu'elle s'est trompée ; que M. Prince ne lui a jamais fait de confidences scabreuses et que personne ne lui a jamais téléphoné que M. Prince s'était suicidé. Si elle a l'habileté de confesser qu'elle était suggestionnée par un ami de M. Chautemps, on en fera une martyre et une sainte.



Les experts ferroviaires vont chez M. Rabut.

**Dimanche** De même, il est important de surveiller ces « ferroviaires ». Un moment, on a pu supposer qu'ils allaient conclure au suicide. Notez qu'on ne savait rien de précis ; ils n'avaient fait aucune déclaration et leur rapport n'est pas encore rédigé. Mais ils avaient une façon suspecte d'interroger les témoins. Alors, on a pu lire qu'avec des noms comme Rosenstock, on ferait mieux de se taire, etc... Je préfère la méthode de mon éminent confrère et ami Louis Latzarus qui écrit : « Si M. Prince l'a rédigé (le télégramme) sans avoir vu personne, il jouait une comédie et les partisans du suicide en tireraient un argument troublant. Si, au contraire, il a vu quelqu'un, le guet-apens est établi. » On ne peut mieux dire et M. Latzarus démontre qu'en six minutes ou à la temps d'écouter un homme qui vous aborde et de faire les vingt mètres qui séparaient le bureau du compartiment. Oui ! Latzarus, mais ce n'est pas six minutes que M. Prince a eues pour faire vingt mètres, pour rédiger ce télégramme : c'est trois minutes environ. Pourquoi ? parce que la pendule du bureau avance de trois à quatre minutes. Ceci a été nettement établi par l'enquête.

**8 jours** DEVELOPPEZ VOTRE POITRINE RAFFERMISSEZ VOS SEINS !

par le nouveau produit américain SEINFIX, d'une efficacité surprenante et incomparable. CADEAU d'un flacon de SEINFIX à chaque lectrice. 5.000 flacons seront ainsi distribués, absolument gratuits afin de permettre à nos lectrices de constater les résultats merveilleux de ce nouveau produit scientifique. Essayez donc SEINFIX à nos frais. Envoyez nous votre adresse exacte et ajoutez 3 frs pour frais postaux. Indiquez également si vous désirez le raffermissement ou le développement des seins. Envoi discret par la poste.



**Seinflix** 5000 FLACONS GRATIS  
40, Rue du Collisée, Paris (8<sup>e</sup>). A 30

Il se fait livreur à 70 ans !

Grâce à Kruschen il fait ses tournées sans fatigue

On ne dira jamais assez l'action bienfaisante des Sels Kruschen sur la santé générale. Voici encore une lettre qui l'illustre à merveille :

« Au mois de septembre 1931, je devais prendre un emploi dur (livraison avec une petite poussette dans toute la région). J'ai soixante-dix ans et je ne me sentais pas assez vaillant pour entreprendre les tournées, lorsqu'une personne me vanta l'action bienfaisante des Sels Kruschen. J'en ai acheté un flacon et, au bout de quelque temps, je me sentis beaucoup plus fort et je pus faire mes tournées sans fatigue. A l'heure actuelle, je suis alerte et en excellente santé. » — M. D..., à Champigny-sur-Marne. Lettre n° 2070.

Tous les matins, prenez une petite pincée de Sels Kruschen dans votre café ou dans une tasse d'eau chaude et, dans quelques semaines, au lieu de vous sentir fatigué, sans courage, vous serez débordant d'énergie et d'entrain.

Les Sels Kruschen stimulent toutes vos fonctions. Ils obligent, doucement mais sûrement, votre foie, vos reins, votre intestin, à vous débarrasser des déchets et impurétés. Votre sang vous remplit alors, de la tête aux pieds, de cette merveilleuse sensation de bien-être que connaissent tous les habitués de Kruschen.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

**GRATUITEMENT** PROCUREZ-VOUS L'AMOUR ET LA CHANCE

Par la possession de la mystérieuse FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS sans engagement de votre part.

— Cette fleur éternelle au parfum magique lumineuse dans la nuit... sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT

— La Science même s'incline devant sa puissance des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parvenant même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.

— Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

— Choisissez la fleur que vous désirez ROSE ou CAILLET blanc. Sûr de son pouvoir je ne crois pas de vous l'envoyer à l'essai.

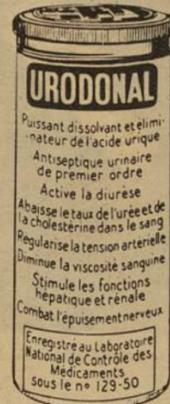
— Pour toute demande je joindrai à l'envoi, votre horoscope, les chiffres qui vous sont favorables et votre portrait graphologique GRATUITS.

— Indiquez vos prénoms, date de naissance, heure et lieu si possible, écrivez vous même et joignez 3 francs en timbres si vous le désirez pour frais divers d'envoi discret.

(délai de préparation 10-15 jours)

Prof T AOUR - 30, rue Franklin - LYON  
Lui seul vient vraiment à l'Orient

POUR 10 frs



vous pouvez faire une cure d'Urodonal qui prévient, combat et guérit rhumatismes, goutte, névralgies, obésité. C'est l'anti-urique le plus économique.

Toutes pharmacies ou Et. Chatalein, 2, Rue de Valenciennes, Paris. Renseignements gratuits.

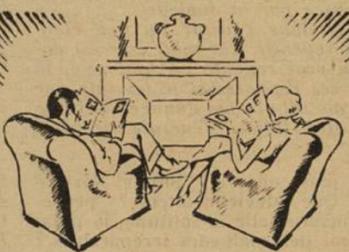
**URODONAL**

PRODUIT FRANÇAIS employé dans le monde entier

BON N° DE 97 à nous retourner pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Docteur Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

POUR GRANDIR de 10 à 20 cent, quels que soient l'âge et le sexe. — Le Procédé TALLMAN est envoyé gratis, sous pli fermé, discret, contre 1 timbre. Ec. : Rénovation Esthétique, 50, J 111, Rue de Flandre, Paris.

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande 34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18



ÉCOLE DE T. S. F. PRÉPARATIONS PROFESSIONNELLES ET PRÉMILITAIRES T. S. F.

Cours du Jour, du Soir et par Correspondance

ÉCOLE CENTRALE T. S. F. 12, RUE DE LA LUNE - PARIS LA PREMIÈRE DE FRANCE

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Romédois WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EP), Londres W. 1

De quoi distraire et instruire toute une famille !

Des contes, des grands reportages, des interviews sensationnelles, etc...

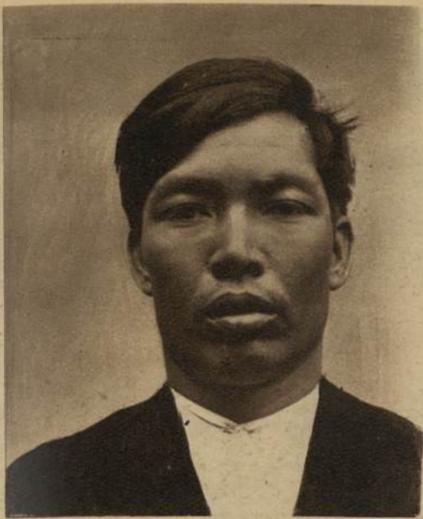
Et un grand concours doté de 100.000 fr. de prix.

Vous trouverez chez votre fournisseur habituel

**L'ALMANACH DU Petit Journal** 1935

au prix de 5 fr. seulement.

(Suite de la page 3.)



Les puissantes amitiés de Phon Van Dong précipitèrent l'arrestation de Mariani.



Par rancune, le garagiste Sonnevillle dénonça l'affaire des timbres fiscaux.



Ancien boxeur, le chauffeur Derensy fut attaqué, dans un café, par trois policiers.

Le sous-chef de la Brigade mobile de Lille était alors un commissaire en disgrâce. C'est avec lui que Mariani surveilla les récupérateurs de métaux des champs de bataille de l'Artois. Le Corse trafiqua tout de suite de son influence : il ferma les yeux sur les quantités de métaux que les soumissionnaires emportaient, mais ceux-ci devaient lui allouer, en compensation, une prime mensuelle fixée à 5.000 francs. C'est pour ne pas s'être exécuté que le garagiste Sonnevillle, qui était alors récupérateur de métaux, se fit pincer en flagrant délit de fraude sur la quantité enlevée et fut condamné sévèrement. On comprend mieux pourquoi M. Sonnevillle dénonça, l'autre jour, avec un tel empressement, l'affaire des timbres fiscaux et risqua sa peau pour amener la bande dans les filets du divisionnaire Fressard.

Avec le puissant appui d'Ucciani, le sous-chef de la Brigade fut nommé, en février 1930, chef d'une Brigade mobile de l'Ouest. Que se passe-t-il maintenant dans cette Brigade, puisque, tout récemment, le sous-chef de la Brigade, le commissaire Mallet, et trois inspecteurs quittèrent ensemble leur résidence, en claquant les portes ?

La longue impunité de Paul Mariani suppose d'autres complicités dans la police et dans la faune des indicateurs, des souteneurs et des bordeliers, individus en marge sur lesquels repose le plus souvent la base des plus importantes enquêtes policières. Comment peut-on imaginer qu'aucun d'entre eux qui connurent les exploits du gangster Mariani ou y participèrent, n'en ait averti, par un rapport, le Contrôleur Général des Recherches, à Paris ?

Si Des rapports signalant les agissements de l'inspecteur-bandid parvinrent rue des Saussaies. Ils émanaient des collègues de Mariani, écœurés de travailler à ses côtés ; ils émanaient des indicateurs de la Sûreté, redoutant d'être victimes d'une fantaisie du gangster ; ils émanaient de braves Lillois, terrorisés ou dévalisés par le policier-tabou. Qui reçut ces rapports ? Et qui les réexpédia au commissaire Ucciani, aux fins d'enquête ? Pourquoi n'envoya-t-on pas, sur place, un enquêteur administratif, comme on le fit, la semaine dernière, en dépechant M. Rocca Serra à Dunkerque pour trancher le cas Albert Benoist, inspecteur titulaire, fils de l'ancien directeur de la Police Judiciaire André Benoist, compromis dans l'affaire Oustric ? L'inspecteur Albert Benoist était un ami de Mariani ; il avait été son collègue, à Lille, et il revenait fréquemment le voir depuis sa nomination à Dunkerque. On l'aperçut, peu avant l'arrestation du policier-gangster, dans la voiture de celui-ci. C'est sous sa protection que Mariani et sa bande purent pénétrer au Casino de Malo-les-Bains qui leur était interdit. Par amitié, l'inspecteur Albert Benoist a favorisé, inconsciemment, les canalleries de son ancien camarade de brigade.

Arrivons maintenant aux complicités locales et régionales de l'Arsène Lupin lillois. Autour de lui, se tenaient toujours ses lieutenants Pierre Mariani et Jean Monteil, deux amis dévoués avec lesquels il se livra à ces actes de banditisme décalqués sur les méthodes des gangsters d'Amérique : tentative d'enlèvement et rançon, avec menace de mort, sur les filles de deux commerçants de la rue de Béthancourt, mises en demeure, sous la menace du revolver, à l'hôtelier Constant, rue des Fossés de leur ouvrir la porte d'une chambre : où était renfermées des valises au contenu compromettant pour eux ; corrections magistrales aux books et aux filles qui se refusaient à céder à leurs exigences.

Enfin, et c'est là le nœud vital du scandale de Lille, Paul Mariani avait-il, dans sa bande, quelques-uns de ses collègues ? Les témoins et les faits vont répondre.

— En février ou mars 1933, m'a raconté, devant témoins, le chauffeur Léon Derensy, ancien champion de boxe, catégorie poids lourds, je lus dans un journal qu'on avait arrêté, pour trafic de stupéfiants, un certain Mariani et sa bande. Connaissant de longue date les opérations auxquelles Paul Mariani se livrait, je ne doutai pas un instant que ce fût lui

qu'on venait d'arrêter, et j'annonçai la bonne nouvelle à tous mes copains. Cependant, en dépit des apparences, ce n'était pas du Mariani de Lille qu'il s'agissait. Je le compris encore mieux, le lendemain, lorsque, attiré dans un petit bistrot de la zone, par un inconnu, je vis fondre sur moi Paul Mariani, revolver en mains. Deux hommes encadraient le policier : l'inspecteur-principal Diependaële et l'inspecteur Hammel, qui se mirent à me « bourrer » le visage de coups de poings. Tandis que Mariani me tenait en respect avec son arme, ils me criaient :

« — On va faire taire ta grande gueule !  
« Je suis terriblement costaud, mais j'ai une sainte frousse de me battre avec des policiers. J'enjambai donc une fenêtre et je pris le large. Le soir même, j'avertissais le commissaire Ucciani, qui me convoqua ensuite plusieurs fois jusqu'à ce que je lui signe un *désistement de plainte*. Il me promit de prendre des sanctions. Mariani et ses deux tueurs ne furent même pas blâmés et je n'ai aujourd'hui qu'un regret, c'est d'avoir retiré ma plainte. »

Qui sont ces deux collègues de Mariani, si dévoués à ses ordres ? L'inspecteur-principal Diependaële, ancien agent de police d'Enghien, a quitté sa femme voici quelques années pour prendre en gérance, avec une amie, une brasserie lilloise de la rue St-Sauveur, (près de la gare). Il est attaché au commissariat spécial de la gare de Lille, et la proximité de son débit fait que les inspecteurs provisoires qui sont sous ses ordres passent le plus clair de leur temps dans sa brasserie. Diependaële, assure-t-on, est un joyeux vivant, il ravaichit sans compter ses jeunes collègues, trop peut-être, puisque l'un d'entre eux, l'inspecteur L..., sur lequel courent également de fâcheuses histoires, fit, le mois dernier, en sortant de chez lui, une très grave chute de motocyclette. Et, pendant que les inspecteurs trinquent dans la brasserie de la rue St-Sauveur, les marchands de drogue circulent en paix en gare de Lille. Pourtant, l'inspecteur Diependaële est un habile policier à ses heures, puisque, l'autre mardi, il arrêta, dans un café de Lomme, deux trafiquants de cocaine, affiliés à la bande Mariani !

L'inspecteur Hammel, un ancien boxeur lui aussi, a été, à la suite de l'incident Derensy, déplacé à Halluin, puis envoyé en disgrâce à Longwy. Des histoires de « coco » assez impressionnantes ont marqué son passage à Lille.

Paul Mariani qui bénéficiait, à Lille, de coupables complaisances, trouvait-il, sur d'autres points de la région qu'il écumait, d'autres complicités policières ? A Douai, l'âme de sa bande était un ancien tenancier de « casitas » de Buenos-Ayres, un certain Fernandez, cafetier rue de Paris et indicateur connu. A Valenciennes, un détective privé, un nommé Taddei. A Boulogne, c'était Borzo, dit Rapha ; à Calais, encore Borzo, car il possède un bar dans chacune de ces deux villes. A Dunkerque, c'était un autre indicateur, le croupier Ottoviani qui aida Mariani à torturer, dans un cimetière, l'Indochinois Phon Van Dong, pour faire avouer à ce malheureux le nom de ceux qui lui fournissaient de l'opium. Le petit Annamite, qui ne livra pas tout son secret malgré les ignobles brutalités qu'il dut subir, fut condamné et ne sortit de prison qu'au début de septembre. Il effectua un court voyage à Paris et, rentré à Dunkerque, il déclara, avant de mourir de tuberculose, à un infirmier de l'hôpital :

« — Bientôt, je serai vengé !  
Le lendemain, Mariani était coffré avec toute sa bande. Mais coffré à grand fracas selon la méthode chère au courageux commissaire divisionnaire Fressard. Les temps étaient révolus : on n'enterrait plus, à la façon du chef Ucciani, les corruptions policières.

Le commissaire Ucciani, par ordre supérieur et en grand secret, avait, en effet, arrêté, au cours de ces derniers mois, deux commissaires de police du Nord coupables d'autant de méfaits, ou presque, que l'inspecteur Mariani qui, d'ailleurs, les fréquentait. Ce fut d'abord le commissaire de police de Watrelas, près de Roubaix, impliqué dans une très grave affaire de corruption de fonctionnaires, étouffée aujourd'hui. Puis celui d'Avesnes, Dehayes de Bonneval, incarcéré depuis le début de mai.



Surnommé le « Lion des Flandres », l'inspecteur Lefebvre chargea Mariani.

Si le divisionnaire Ucciani ne se fût pas senti, lui-même, compromis dans l'affaire d'Avesnes où Mariani figurait en bonne place, toute la presse eût rélénti du scandale Dehayes de Bonneval, ancien commissaire de Paris-Plage, au moment de cette affaire Wilson qui, décidément, réapparaît dans chaque histoire où il est question de trafiquants de drogue, ancien commissaire d'Armentières et propriétaire du château de Santes, près d'Haubourdin. Chantages, cocaine, traite, escroquerie à l'assurance, Dehayes de Bonneval, dont nous sommes les premiers à parler, agissait aussi en policier-gangster.

Le 11 juin dernier, le chef Ucciani cédait sa place au commissaire Fressard. En lui transmettant le dossier de Paul Mariani, vierge de tout rapport défavorable — il avait tout brûlé, la veille, dans une salamandre —, le disparu dit textuellement au commissaire Fressard :

« — Mariani est un excellent inspecteur, mais à surveiller !  
Déjà, Paul Mariani avait demandé, lui aussi, son changement. Il avait adressé une lettre pressante, au ministère de l'Intérieur, pour entrer au Service des Jeux. Sa demande portait, en marge, écrits à l'encre verte, ces quatre mots signés d'Ucciani et soulignés :

« Agent honnête et sûr. »  
N'obtenant aucune réponse, Paul Mariani se présenta, le 2 septembre, devant le nouveau directeur du Service des Jeux, M. Debruilles. Ce dernier, averti à temps, tout comme le commissaire Fressard, que Mariani n'était pas franc du collier le pria d'attendre. Cependant, la première impression de M. Fressard s'étant confirmée, l'envoi à Reims, à titre disciplinaire, du policier-gangster fut décidé.

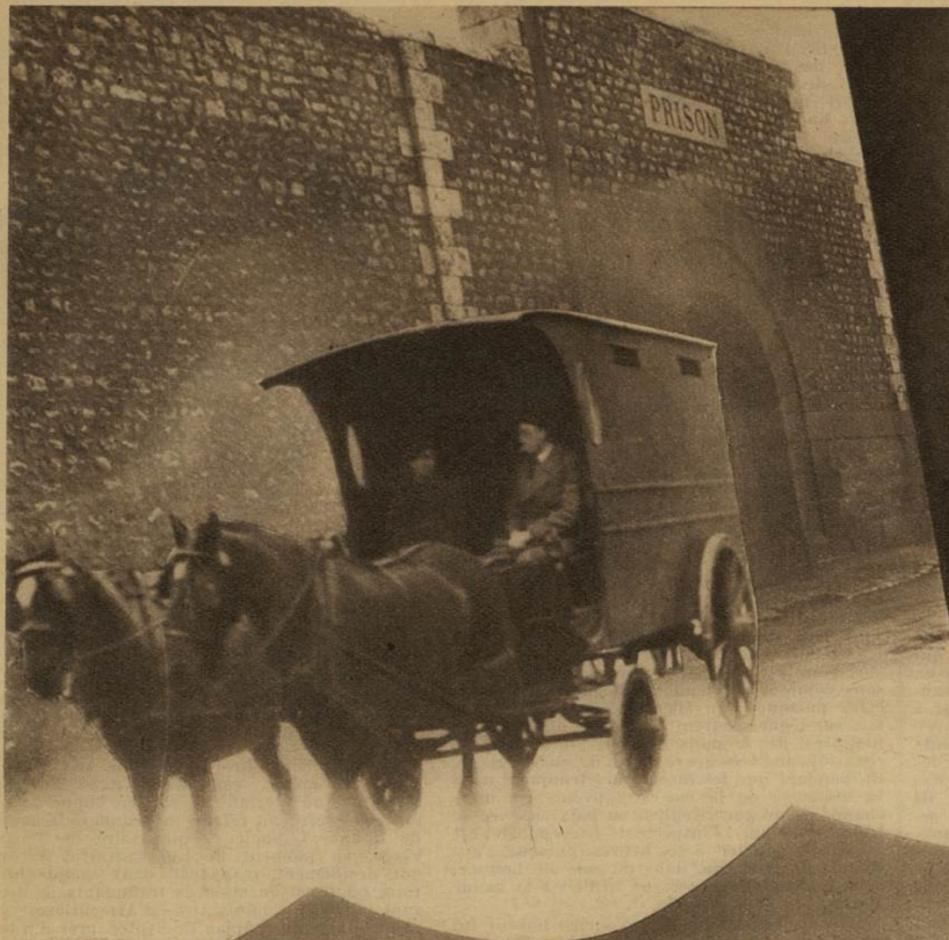
\*\*\*  
M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, ancien gouverneur général de l'Indochine, a, parmi son personnel, un serviteur jaune qui s'est fait auprès de lui l'interprète du pauvre Phon Van Dong, le supplicié du cimetière de Dunkerque. Le ministre donna des ordres pour que l'on surveille de très près Mariani...  
Phon Van Dong était vengé !

Emmanuel CAR.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » J.-G. SERUZIER.)

Le même panier à salade emmène aujourd'hui, à la prison de Loos, l'inspecteur-bandid (au centre) et les trafiquants de drogue qu'il protégeait (à droite).





#### I. — VEILLÉE D'ARMES

Nous avions rendez-vous avec le directeur, vers dix heures, dans le café qui s'adosse au mur de la prison.

Un petit bar comme tant d'autres, en vérité. Plutôt gai.

Zinc rutilant, glaces lisses, peintures fraîches, et quelques-uns de ces lustres en opaline dont les tons « tango », si platement bourgeois dans leur agressivité, suffisent à chasser des lieux où ils fleurissent tout pittoresque et tout mystère.

Au fond, quelques gardiens, acharnés à la belotte, font tache sur le mur clair.

Dans les replis de leur uniforme de collégiens pauvres, il semble qu'ils aient apporté ici l'odeur triste et sale des maisons où vivent, abandonnés aux seules ressources de leur sexe, des hommes jeunes ou vieux. Parmi les parfums anisés du bar, les noyant comme d'une poussière adhérente, roule jusqu'à nous le fade remugle de crasses, de désespoir, de sueurs et d'ennui dont se tisse l'atmosphère des pensionnats, des casernes, des prisons et des hospices.

Lutte magique des sens ! Victoire ici de l'odorat si souvent dédaigné. Alors que la vue, par ces couleurs vives et ces lumières ; l'ouïe, par ces propos et ces chants de tous les jours ; le toucher, par la fraîcheur rassurante d'un marbre et la mollesse d'une banquette ; le goût, par le picotement amorti d'un Calvados sans âpreté, ne transmettent à une conscience qui se voudrait inquiète que des messages de tout repos, l'odorat, lui, plus subtil en une circonstance où il semblerait n'avoir que faire, a perçu dans le tableau lumineux et banal l'ombre tragique et, parmi tant de fadeur, fait naître, plus lourde d'être encore imprécise, l'angoisse d'une nuit mortelle, déjà grosse d'une aube sanglante.

■ ■ ■

Odeur fraîche de la nuit de mai ; tiédeur languide de l'air baigné de sèves et, sous les arbres gonflés de bourgeons, bruit de nos pas sur l'asphalte des avenues désertes.

Un chat en chaleur coupe d'une flèche sombre la grisaille du pavé et bientôt, amplifié par la voûte où il s'est réfugié, éclate et gémit, supplie, menace, soupire et triomphe son chant d'amour.

Jouissances félines, conquises, dit-on, au prix de douleurs sans nom ; pourquoi faut-il que, ce soir entre tous les soirs, vous vous manifestiez à nous ?

Pourquoi faut-il qu'à cet instant même s'allume, clignotante et rouge comme l'œil d'une entremetteuse, une lanterne ?

■ ■ ■

Toutes les nuits que Dieu fait sont pures, et purs tous les jours ; mais, dès que l'homme vient et que, suivant son penchant, il

intervient, il apporte avec lui sa fange et salit tout.

Sa fange et son sang, le sang des autres autant que possible. Car, pour la boue, il se contente fort bien de la sienne toute seule, sous réserve de la mélanger à celle du voisin, s'il en trouve avantage ou plaisir, bien entendu.

Demain, l'aube que la nature, réduite à ses seuls moyens, se contenterait de faire rose, l'homme, tout au moins sur ce coin de la terre, la voudra rouge, rouge couleur de sang d'homme, le plus beau rouge qui soit depuis qu'il y a des hommes, et qui tuent.

Demain... Mais, pour l'heure, demain étant encore loin, il faut gagner ou perdre — n'est-ce pas, pour beaucoup d'êtres, même chose ? — quelques heures.

Puisque l'attente de l'aube est trop exaltante pour songer à dormir, où serait-on mieux qu'ici, au « Grand 7 », pour tuer le temps ?

Certes, il n'est point de lieu plus en accord avec la tristesse affreuse et basse de la condition humaine que ces maisons de plaisirs à vil prix où les nymphes avachies par un trop long usage dispensent aux hommes abandonnés d'innombrables contrefaçons de caresses.

Mais c'est le propre de la bassesse de ne se point connaître car, si ignoble que soit un homme, s'il se connaît tel et se juge, il ne peut que sortir grandi, ou tout au moins autre, d'une confrontation sincère avec lui-même.

Rien de semblable à craindre ou à espérer de ceux qui sont ici.

Ici, c'est la rigolade morne et rythmée de tous les soirs.

Le même phonographe enroué scandé, avec de canailles borborgmes, puissamment éjectés de son pavillon vert pomme, les mêmes javas et les mêmes tangos.

Sur les tables poisseuses de « limonade » à la gomme, la grosse Léa étale avec la même veulerie que la veille ses charmes monstrueux goûtés des militaires, tandis qu'y appuie ses coudes effilés la squelettique Dora, dont les rouges pommettes tuberculeuses peuvent mépriser les fards.

Un peu à l'écart, révasse celle qui ne manque jamais dans toute maison un peu complète, la mélancolique, la sentimentale, l'inconsolée, son visage inachevé de pensionnaire conventuelle grandie trop vite, son regard étonné, son sourire triste, ses cheveux indomptables et ses mains trop rouges dont elle ne sait que faire. Elle est là, ce

*Premier amour de cet enfant dont ç'avait été, alors, la dernière nuit libre, et dont c'était, aujourd'hui, la dernière nuit tout court. Manon, les dents serrées, ployée sur elle-même, ne songeait plus qu'à l'aube sinistre qui allait bientôt se lever.*



# MON FRÈRE



soir, comme tous les autres soirs, comme elle est au « Grand 4 », à côté, au « Trou de la Lune » et au « Panier Fleuri », à l'autre bout de la ville, romanesque témoin des anges déchus, Marie-Madeleine des lupanars.

Et elle se fait appeler Manon, comme il se doit.

Bétail pitoyable, dont le troupeau se complète par trois ou quatre autres filles de série. Tout cela s'occupe, chacune selon sa méthode, de la clientèle.

Habitué sûrement de chaque soir, soldats aux joues roses engoncés dans le col trop large des capotes bleu fané ; ouvriers dont les classiques pantalons de velours à côtes laissent pointer, par une poche béante, un double mètre de menuisier ; employés et tout petits bourgeois, guindés, même en ce temple de luxure, dans le faux-col à coins cassés et dans leur dignité de larves à mains blanches.

Même ici, on garde ses distances, et les groupes ne fraternisent pas.

Dans ce havre fangeux où ils réfugient leurs communes détresses de mâles solitaires fuyant la chambrée puante, la pension au lit dur ou l'atroce chambre meublée, chacun s'amuse pour soi ; tout l'art de ces dames éclate dans l'équité savamment dosée avec laquelle elles savent, à chacun, dispenser leurs sourires.

Un soir de tous les soirs, en vérité.

Mais voici qu'arrive un petit homme tout de noir habillé, un écusson imprécis au col.

Quelque employé en goguette, cheminot ou postier.

Type achevé du rigolo pour famille nombreuse.

Si parfaitement adapté à son rôle, si complet que, à peine entré, il réalise ce que ni la chaleur canaille, ni la musique, ni ces dames, ni le goût commun qui réunit ici tous ces hommes n'avaient su faire : l'unanimité. Tout le monde, ensemble et pour la même cause, sourit à l'arrivant, cependant que les filles, d'une seule voix, s'écrient, déjà chatouillées de plaisir :

— Toto ! V'là Toto !... On va rigoler ! Allez, Toto. Vas-y, Toto !...

Visiblement en proie à une vanité que n'ont pu blaser mille ovations du même calibre, l'interpellé se rengorge.

En acteur consommé et maître de son public, il s'avance jusqu'au milieu de la vaste salle et, solidement campé sur ses courtes pattes, bien qu'il mime à la perfection une demi-ébrété, entreprend d'en pousser une.

C'est une chanson où éclate, parmi les amours, les tendresses, les détresses et les toujours, l'insondable bêtise du peuple le plus spirituel de la terre.

Tout le monde, sans exception, est empoigné.

Près de Manon, un bonhomme sans âge, longue et blême figure de Panurge triste, laisse errer ses yeux frangés et vermillon sur les amours fessus du plafond, ces amours jadis roses dont le spirituel contrôleur des Directes dit qu'ils sont culottés par un quart de siècle de fumée et de fumets, cependant que, indifférent à tout ce qui n'est pas son rêve, l'homme a posé sur la table grasse deux mains diaphanes, aux doigts encore maculés d'encre violette, et dont les extrémités mal armées d'ongles rongés à vif s'élargissent en spatule. Et ces mains, allongées, inertes sur le marbre, semblent les cadavres mous de quelque bête marine.

A son côté, la tendre Manon, à demi couchée sur la banquette, la tête appuyée contre la glace aux mille inscriptions, laisse sans vergogne sourdre une larme de sa paupière mauve.

Pour une fois ravie à la troupe, l'énorme Léa, son bras bronzé comme un nègre, trahit son émotion par les soubresauts scandés de sa gigantesque poitrine, tandis que le fils du désert, bercé par le rythme langoureux de paroles qu'il comprend mal, se redresse, hiératique, la main droite sur le sein gauche.

Un gros homme au cou paradoxalement maigre, l'air d'un contremaitre endimanché, serrant fébrilement son verre, s'efforce à un sourire dégagé qu'il doit périodiquement transformer en grimace chaque fois que l'émotion trop forte l'oblige à ravaler sa salive, acte simple, qu'un col trop serré doit lui rendre pénible si l'on en juge par les infructueux efforts de sa pomme d'Adam pour jaillir hors de sa prison de cellulose.

Dora la « tubarde » toussote de temps à autre, puis essuie, en un geste furtif, ses lèvres avec un mouchoir que le rouge gras n'est pas seul à teinter de rose. Les trois trouffions de sa tablée laissent errer dans la vague leurs yeux tout neufs, ruminant le rêve intérieur d'un amour que seuls, parmi tous ceux qui sont ici, ils ont encore le droit d'imaginer sans trop de ridicule.

Sur une note langoureusement filée, la chanson s'achève. L'ineffable Toto salue l'aimable compagnie.

Les femmes trépignent ; les hommes sourient, d'un sourire bête, obscurément honteux.

— Encore, encore, Toto !...

— Sans blague, dit Toto, il fait soif.

Toutes les femmes tendent leur verre.

Toto, galant, les vide tous, puis, après s'être essuyé les lèvres d'un savant revers de main, il annonce :

— *Le fiancé de la Veuve*, chanson réaliste.

Tout le monde a compris l'allusion.

Instinctivement, les regards de toutes ces dames et ceux de ces messieurs, qui savent, se sont portés sur Manon.

Celle-ci, les lèvres serrées sur sa mâchoire

tremblante, s'est redressée ; ses paupières, en un clignotement tragique, se lèvent et retombent spasmodiquement. Point de mire de tous les yeux, elle les brave tous.

Par dessus la tête de celles-là qui sont ses compagnes de chaîne, elle voit celui qui fut, l'instant d'un soir, son vrai frère de misère — sans qu'elle le sente, d'ailleurs, à l'instant même où il l'était. Elle n'a compris que bien plus tard, au jour cru et trouble des Assises, de quelle ardeur cruelle et désespérée il l'avait aimée cette nuit-là, elle, Manon, premier amour de cet enfant dont c'était alors la dernière nuit libre et dont c'est aujourd'hui la dernière nuit, tout court.

Comme elle eût mieux fait de suivre sa première idée, de se dire malade et de garder le lit toute la journée ! Elle ne l'avait pas suivie par fausse honte, par crainte des brocards, et puis, lâchement, elle s'était dit que ses mauvaises heures passeraient plus vite dans les bruits et dans les lumières de la salle. Et voilà qu'elle sentait qu'elles allaient toutes se mettre après elle, profiter de ses protestations pour se venger de ce qu'elles appelaient ses « magnés » et qui n'étaient — elle seule le savait, car elle fréquentait les bons auteurs, de Bourget à Carco — qu'une impossibilité de s'avilir assez pour sentir et penser en fille publique.

Manon, pendant ce court silence qui suivit l'annonce de Toto, mesura d'un coup tout ce qu'elle perdrait à protester. Certaine, au surplus, qu'elle ne gagnerait même pas à le faire taire, on la vit peu à peu se détendre et, en apparence du moins, s'apaiser.

Son petit corps retomba sur la banquette, sa tête ébouriffée s'appuya sur l'épaule de son voisin qui, gauchement, de sa main molle, se mit à lui caresser les cheveux. La peau moite glissant mal sur la chevelure crépue tirait de temps à autre un cheveu et Manon bénissait cette petite douleur renouvelée à chaque passage de la paume sur sa tête.

Et comme l'homme, si maladroit qu'il fût, avait fini par s'apercevoir de la chose et s'excusait :

— Continue, je t'en supplie, murmura Manon en fermant les yeux. Continue, j'adore ça.

Cependant, l'aimable Toto entreprenait de débiter *Le fiancé de la Veuve*, son grand air, visiblement...

\*\*\*

Il y a des situations qui, à force de romantisme vrai, arrivent à perdre tout caractère tragique pour ne plus être qu'éceurantes.

Tout ce bric à brac hugolesque : ces filles, ce plaisantin macabre, la machine qu'on devait à cette heure sortir de son fourgon, l'autre là-bas qui dormait sa dernière nuit, nous-mêmes qui, attirés par quel sadisme hypocrite, rôdions autour de cette sentine...

C'était à vomir de honte et de dégoût.

Heureusement, la nuit est là, dehors, indulgente et froide...

(A suivre.)

Henri DROUIN.

# L'ASSASSIN

# DIVERS FAITS



## Le browning de Marius

MARSEILLE (de notre correspondant particulier).

Quand je suis arrivé, c'était déjà fini. A Marseille, ces choses-là ne durent jamais longtemps. Lorsqu'ils ont vu que c'était sérieux, que les balles parlaient vraiment, ceux qui tiraient ont pris peur, et se sont sauvés à toute vitesse, non cependant sans avoir, dans leur affolement, couché sur le sol un des leurs, Baptistin Menestrello, un gars de vingt-huit ans, qui mourut en arrivant à l'hôpital, par une paisible consommation. Pierre Aschero, qui prenait le frais à la terrasse du café, et qui est mort, lui aussi, après avoir été trépané.

Du moins, s'il n'y avait plus sur les lieux ni fusilliers ni fusillés, je vous prie de croire qu'il en restait, des gens qui avaient vu ! Et qui parlaient, bonne Mère ! Je n'avais que l'embarras du choix pour me faire raconter la chose. Trop d'embarras même ! A peine y en avait-il un qui commençait son récit qu'il en surgissait un autre pour lui couper la parole, le contredire, ajouter à force gestes un détail ou deux qu'il oubliait. Et les coquins de Dion, et les « Vé ! S'ils m'ont pas tué, c'est tout juste ! » et les « Je me demande comment il reste encore une personne vivante ici ! », lancés avec un accent irrésistible qui prête on ne sait quelle bonne humeur aux scènes les plus dramatiques n'emplissaient les oreilles.

Entre temps, j'ai pu tout de même démêler une narration à peu près véridique. Pauvre de nous, il était temps. Déjà les journaux de Paris nous arrivaient rapportant, d'après Dieu sait quels témoignages de la première heure, l'horrible compte rendu d'une bataille rangée entre deux bandes rivales, qu'une histoire d'affiches lacérées, et la politique s'en mêlant, avait dressées, face à face. Vos journalistes ont trop d'imagination. Chez nous, il n'en faut pas tant, pour faire un malheur ! Mais je frémis à la pensée de ce que ce fait divers, tel que vos confrères l'ont arrangé, va devenir dans les bouches marseillaises. Un conflit des guelfes et des gibelins, ou la guerre des Albigeois, pas moins ! Tenons-nous-en à la réalité. Elle est assez belle et assez triste.

\*\*\*  
Tout à l'est de Marseille, au pied de la colline de Marseilleveyre, le village des Goudes abrite quelques familles de pêcheurs. Dans la calanque aux eaux bleues les barques dorment. Là-haut, sur la place, c'est fête. Les nire-nire tournent sur un air de valse, éter-

Paisible banlieue de la cité phocéenne, les Goudes, en une nuit de fête, devinrent le théâtre d'un drame.

nellement répété, et les gosses sucent des sucres d'orge en badant devant les baraques foraines. Au Bar Olive, on boit le pastis. Les élections cantonales qui approchent mettent un peu de feu dans les conversations. Non point qu'on



M. Pierre Aschero, l'une des victimes des gangsters électoraux

se dispute, comme un étranger, égaré dans ces lieux, pourrait se l'imaginer, en entendant les éclats de voix qui jaillissent de table à table et couvrent la musique du manège. C'est à



La police marseillaise, sous la conduite de son chef, M. Cals, enquête au Bar Olive, lieu de la fusillade.

peine si on cause. Au fond, tout le monde est d'accord et s'apprête à voter pour Ernest Rouvier, candidat social et anti-communiste, que chacun ici, comme de juste, tutoie et



Bien situé, le Bar Olive s'offre comme un panneau électoral de premier ordre.

appelle par son petit nom. Mais on ne serait pas à Marseille si, en période électorale, les uns et les autres n'y allaient pas de leur profession de foi.



M. Marcel Grand (debout, à droite) apporta la contradiction à son dangereux adversaire, M. Rouvier

A ce moment, des hommes pénétrèrent dans le café Olive. Ils descendent de trois autos qui se sont arrêtées sur la place. Ce sont des colleurs d'affiches au service de Marcel Grand, l'adversaire d'Ernest. Ils voudraient apposer leurs placards sur le mur du café, le meilleur emplacement des Goudes. Olive fait un bond de cabri :

Hein ! sur mon mur ! Vous êtes pas fadas ? Un mur qui m'a coûté quinze cents francs à repeindre ?

— Va bien, disent les autres, on les collera sur la maison à Kiki.

Kiki, c'est M. Perrier, appelé le « Roi des Goudes » parce qu'il possède trois cabanons qu'à la belle saison il loue aux pesadeurs marseillais.

Justement, Kiki est là, en train de boire son pastis. Mais Kiki est comme Olive, tout dévoué à Ernest, et il n'entend pas que sa façade soit polluée par les affiches de Marcel Grand :

— Sur ma maison ? s'écrie-t-il à son tour : des nêles ! Menestrello, l'un des afficheurs de Grand, s'approche :

On les collera si ça nous plaît, fait-il.

Alors, Kiki se dresse : — Misérables gangsters qui ne respectez pas la propriété d'autrui ! lance-t-il avec force. Et, tourné vers ses amis :

Vé ! retenez-moi, vous autres, on je téléphone tout de suite à la Sûreté !

Il n'a pas plus tôt prononcé ces mots que le poing de Menestrello s'abat et écrase contre son visage le verre qu'il tient à la main. Le sang coule. Kiki s'évanouit.

Alors Olive et les amis d'Ernest se précipitent sur les colleurs d'affiches, qui sortent du café en criant au secours. Les copains, restés dans les voitures, n'hésitent pas : ils saisissent leurs revolvers et tirent dans le tas. Le premier qui tombe est Menestrello.

Voilà. C'est aussi bête que ça. La bagarre est née de la sorte, suivie de la panique qu'on imagine. Les femmes, les enfants couraient en tout sens. Un consommateur se faisait un bouclier d'un guéridon d'Olive. La musique du manège s'était interrompue et, pendant quelques secondes, on n'entendit que le crépitement des balles.

Cependant, les afficheurs, laissant Menestrello sur le terrain, sautèrent dans leurs voitures et reprirent la route de Marseille. C'est là qu'ils ont été cueillis par les policiers, alertés téléphoniquement, qui arrivaient à leur rencontre.

Cette sanglante et inepte aventure, outre les deux morts que j'indique, a fait plusieurs blessés.

Mais les affiches n'ont été posées ni sur le mur d'Olive ni sur celui de Kiki. Ah mais !

F. D.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL No 46

Franco de port et d'emballage

Premier versement 1 mois après la livraison

Faculté de retour

N° 24. CHEMINÉE roulante toute émaillée céramique gris-bleu, vert, bleu ou marron. Cette cheminée est spécialement étudiée pour brûler du grain d'antracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiante, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite du rendement calorifique. Haut. 59 cm. Larg. 47 cm. Cubage chauffé 90 mc. 372 francs.

Payables : 31 francs par mois.

N° 25. Même modèle. Haut. 68 cm. Larg. 58 cm. Cubage chauffé 120 mc. 498 francs

Payables : 41 fr. 50 par mois.

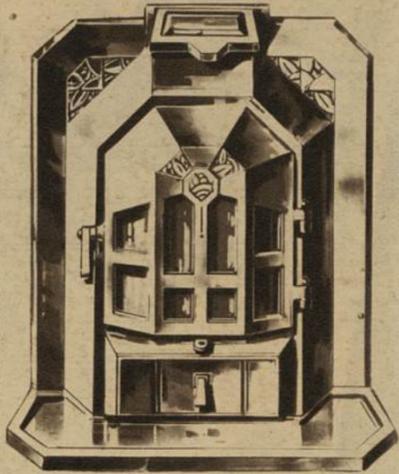
EN RECLAME

Frs 30. par mois

N° 43. Cuisinière entièrement en fonte émaillée céramique, bleu, vert, brun, gris-bleu, largeur 60 cm. sans les rampes qui peuvent être fournies de côté ou en façade, à volonté. Haut. 70 cm., foyer avec système breveté permettant de brûler au choix du bois ou du charbon ; dessus poli, buse mobile dessus ou derrière, grand four de 30 x 20 x 33 centimètres.

Nous fournissons également cette cuisinière sur pieds courts, haut. totale 56 cm. 360 francs franco, payables : 30 fr. par mois.

N° 44. Même modèle en 70 cm. de large avec chaudière, 444 francs, payables : 37 francs par mois.



## BULLETIN DE COMMANDE D 25

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une ..... Fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979).

Fait à ..... le ..... 193

Nom et prénoms ..... Profession ou qualité ..... Domicile ..... Département ..... Gare .....

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2°)

## DE JOLISSEINS



Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul LE TRAITEMENT DOUBLE SYBO donne rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien, il est excellent pour la santé. Demandez la brochure gratuite. (joindre timbre). Laboratoire T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris (9°).

## CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES, POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

Consultez le doyen des Astrologues de France. Le PROFESSEUR DJEMARO, offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux concours de l'ASTROLOGIE.

GRATUITEMENT le PROFESSEUR DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira GRATUITEMENT, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Plusieurs milliers d'attestations avec enveloppes d'origine sont exposées dans ses bureaux où le meilleur accueil vous est réservé.

Pour recevoir sous enveloppe cachetée et discrète votre horoscope gratuit, donnez : DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRÉNOMS (si vous êtes Madame, ajoutez nom de demoiselle) et, si vous voulez, joignez 2 fr. en timbres poste pour frais d'écritures (Étranger 4 fr.).

PROFESSEUR DJEMARO, Service VF 29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)



## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratuit.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAD), Londres W 1

## la Timidité

EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé, pli fermé, contre 1 fr. en timbres. Écrire au Dr. V. D. Fondation RENOVAN, 12, rue de Grimaud, Paris.

## RÈGLES douloureuses, irrégulières.

normalisées par la FANDORINE. CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris. 8,50, f 9 fr.



## CHIENS

luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés. 49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil (Seine) Téléphone: Avron 02-25

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Bleurragie. Filaments-Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALUT, PARIS-17°



## JE POSSEDE FORMULE SCIENTIFIQUE

souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Écrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombreuses attestations admirables. — Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS** Pas de diplôme exigé. Age 21 à 36 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7°

## Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit. MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)



Une nuit, pour la tuer, Joseph Ziffer (ci-contre) avait emmené Helena sur la plage du Tréport.



# LE BOURREAU TRAQUÉ



Jolie cantatrice, Helena Zawuska avait épousé Ziffer, ex-officier polonais.

QUELS mystères pourraient nous surprendre, nous étonner, quand on examine d'un peu près les événements d'une époque tourmentée ?

Le sort veut, depuis six mois, que le plus banal des faits divers ait un sens caché. Ainsi, en fut-il tout d'abord du drame du rapide n° 6.

On voit monter, l'autre jour, dans un wagon de 1<sup>re</sup> classe du rapide de Nice, deux hommes qui paraissent joyeux, que lie une amitié qui, pour n'être peut-être qu'apparente, est visiblement bruyante. Il est trois heures de l'après-midi. Ils cherchent à s'isoler, font pour cela appel à M. Jonesco, contrôleur du train de luxe. C'est pour pouvoir jouer aux cartes sans être dérangés. A Marseille, le même jour, ils se font acheter des provisions, des sandwiches, quelques fruits.

Réveillez-nous vers sept heures, disent-ils au contrôleur.

On voit encore, vers trois heures, une lumière dans leur compartiment. Dorment-ils ? Un seul homme sommeille.

L'autre a ouvert son portefeuille. Il en retire trois cartes de visite. Il écrit, lentement :

« De René je fais un honnête homme. Il fait mon malheur. Je jure devant la mort que je suis innocent. Aux journalistes, je demande pitié pour nos deux familles. Pardon. Adieu aux amis. — JACK. »

Il rejette la première carte, en écrit une seconde :

« Il me reste dans ma poche 28.000 francs. Je demande à être incinéré à Paris. Adieu. Pitié pour nos deux familles. »

Il complète sa pensée sur la troisième carte de visite :

« René, avec son cerveau diabolique, a tourné la police contre moi. Il savait que je préférerais le suicide au scandale. Il attend mon suicide. »

La lumière continue de brûler. Le voyageur qui n'écrit pas continue de dormir.

Le train continue sa route. On n'entend rien que le bruit des essieux. Cependant, un revolver s'est, par deux fois, déchargé. Quand, à sept heures, vers Montgeron, le contrôleur vint pour réveiller ses voyageurs, nul ne lui répondit. Il lui fallut ouvrir la porte.

Il vit deux cadavres.

Deux cadavres dans un wagon de première classe, c'est toujours un événement.

Tous deux étaient allongés sur la banquette. Le sang avait coulé de leur tête jusqu'au plancher. Ils étaient morts, l'un d'une balle à la tempe gauche, l'autre d'une balle à la tempe droite.

Ce qui fit penser à un crime suivi de suicide, c'est que le cadavre de la banquette de droite était bordé dans une couverture relevée jusqu'au menton, tandis que le cadavre de la banquette de gauche n'avait de couverture que sur les pieds. Le bras qui pendait accusait l'importance d'une main ouverte ; un revolver s'en était échappé. C'est dans les poches de ce cadavre-là qu'on devait découvrir le testament du meurtrier.

Sur la tablette du compartiment, on trouva une bouteille de Vichy, une boîte de poudre blanche, quelques fruits.

On a dit ce qui se passa alors : le train arrêté, le wagon examiné, puis plombé. On n'était qu'à vingt kilomètres de Paris. On laissait le soin aux policiers parisiens de faire une enquête.

Si entraînés aux surprises que soient les policiers parisiens, je sais bien que, peu de temps après, lorsqu'ils téléphonèrent aux somniers de la police pour savoir si l'on y connaissait les deux morts, René Betlamini, né à Reims, âgé de trente-sept ans, marchand forain, habitant 39, rue de la Boulangerie, à Saint-Denis, et Jacques Alibert, trente-cinq ans, habitant 5, rue Saint-Laurent, à Paris, ils eurent un haut-le-corps.

Jacques Alibert, leur dit-on, c'est le nom d'emprunt de Joseph Ziffer, recherché pour avoir assassiné, au Tréport, Helena Zawuska, la femme de son frère.

Betlamini, c'est un dangereux repris de justice et le Parquet de Bruxelles le fait rechercher depuis deux ans, sous l'inculpation d'avoir assassiné Yvonne Charbois, sa complice.

On ajouta : — Joseph Ziffer fut à la veille d'être arrêté voici huit jours, dans un bar du Sentier, par l'inspecteur-chef Clavel, l'inspecteur Rymann et le commissaire Jobard, de la Sûreté Nationale. Il ne leur échappa que de justesse.

Deux assassins !... On venait de retrouver, confondus dans une pareille mort, deux assassins ! Et l'auteur de ce dernier meurtre c'était Joseph Ziffer, le bourreau traqué de Helena Zawuska !...

Aussitôt arrivé à Paris, le wagon sanglant fut aiguillé sur une voie de garage.

L'autopsie, que pratiqua d'ailleurs, sur l'heure, le docteur Paul, fit de cette hypothèse une constatation formelle. Alibert-Ziffer était bien le meurtrier.

D'où venaient-ils ? Quelle était la cause de leur fin brutale ?

La police allait écrire, de par son enquête, encore un chapitre des nouveaux mystères de Paris.

Quel romancier oserait aller aussi loin dans l'audace ?

Examinons les deux vies, qu'un double coup de feu dans le rapide N° 6, courrier du soleil, a brisées.

Joseph Ziffer-Alibert, vient à vingt-quatre ans, à Paris, de Podgorze, une petite ville de Pologne.

Ce n'est pas encore un mauvais garçon ; il a déjà, cependant, la mentalité d'un dévoyé. On l'expédie à Paris, faute de pouvoir le faire pendre. Il apprendra là le métier de fourreur et pourra peut-être subsister par ses propres moyens.

Il vient travailler chez son frère Salomon, un honnête garçon. On ne sait rien de lui jusqu'en 1923, où un ordre lui vient de retourner en Pologne. La famille le rappelle :

« Reviens urgence à Cracovie. »

Il rentre. La maison où vit Lola Ziffer, épouse Rosenberg, est une simple maison bourgeoise de Cracovie. Rozemberg, l'époux de la sœur de Joseph, est avocat.

Il y a chez l'avocat une grande assistance. Toute la famille des Ziffer est groupée. Il y a là, entre d'autres Ziffer de Pologne, Adolphe-Waldemar Ziffer, un bel officier du 34<sup>e</sup> Régiment impérial et royal.

Adolphe-Waldemar Ziffer a quitté l'armée. Il vient de faire le marchand de bois.

Waldemar a épousé Helena-Krupa Zawuska, une cantatrice jadis illustre. Zawuska a chanté au Théâtre Impérial de Moscou, à l'époque du rouble-or, des grands-ducs et du tsar. Elle en a gardé des bijoux, des colliers de grande valeur. Waldemar a épousé les bijoux. Il les a même engloutis dans sa fameuse et funeste entreprise commerciale.

Maintenant, il veut épouser une divorcée qui le trouve beau et lui offre de partager sa fortune.

Jamais Helena ne divorcera, dit Waldemar. Cependant, un nouveau mariage arrangerait nos affaires. Le plus simple serait de faire mourir Helena.

Notons que la scène se passe chez un avocat de Cracovie, dans la maison où l'on ne doit penser qu'à l'intérêt supérieur de la justice.

Il faut la faire mourir, reprend Waldemar. Voici mon plan. J'ai depuis longtemps délaissé Helena. Joseph n'a qu'à se présenter pour la séduire. Il l'emmènera à Berlin ou à Paris. Nous avons là des

amis sûrs. Il lui sera facile alors de la tuer.

Joseph ne pense pas à protester. Il examine, il tergiverse...

Il faut faire cela, insistent tour à tour les membres de l'étrange tribunal.

Je n'ai pas d'argent, dit Joseph.

Voici d'abord trois mille francs, reprend Waldemar. Tu auras ensuite ta part de ma nouvelle fortune.

Joseph va, presque tout naturellement, à son destin. Helena vit presque seule. Il s'attache à la séduire. Leurs silhouettes se profilent maintenant chaque nuit dans les bals de Cracovie.

Je vous aime. Si nous partions en France ? C'est le pays de l'amour...

Helena tergiverse, puis promet de le rejoindre. Ils prennent rendez-vous à Myslowice. Helena adresse à Joseph un télégramme : « Arriverai. »

Le train de Berlin les emporte. L'hôtel Adlon les accueille. Il y a dix ans que Helena n'a vu pareille fête.

Elle veut l'entraîner dans sa chambre. Il refuse. Il n'essaie même pas d'être son amant. Il a trop peur qu'elle soit ensuite lasse de lui.

Elle s'énervé, l'insulte.

Tu ne m'aimes pas. Quel est ce jeu ?

Scène de cris, de larmes. Joseph la calme à grand-peine. Il est inquiet. Elle ne veut plus poursuivre. Elle a rencontré des amis à Paris, elle veut rester avec eux. Joseph lui fait reprendre le train. Il faut faire vite.

Où Joseph agira-t-il ? A Paris. C'est difficile. Il entraîne Helena à Biarritz, à Saint-Sébastien. Il l'abandonne à elle-même pendant quelques jours pour éloigner de lui les soupçons. Il revient, elle a changé d'hôtel. Il la recherche : on lui annonce qu'elle est partie avec un nouvel amant, pour l'Amérique...

Voilà ce que Joseph Ziffer laisse croire. En réalité il a appelé Helena près de lui au Tréport.

(Lire la suite page 14.)

A l'aube, après une nuit d'orage, des pêcheurs du Tréport avaient découvert le cadavre d'une jeune femme assassinée.





Comme Laborie était assez démuné d'argent, il s'installa dans un petit hôtel très bon marché, à l'enseigne de « la Posada de Lerida ».

BARCELONE (de notre envoyé spécial).

Le soir du 21 septembre, au kiosque de l'Augustin, sur la Rambla de Santa-Monica, un jeune homme s'arrêta pour lire les journaux à l'étalage. Contrairement aux flâneurs qui, de sept heures à neuf heures, arpentent la rambla du Paseo de Colon à la Plaza de Catalunya, il ne stationna pas longtemps devant les feuilles étalées à la curiosité du public. La soirée était infiniment douce. Pourtant, nerveusement, l'homme releva le col de sa veste et s'enfuit rapidement vers la calle Conde d'Asalto.

Au premier étage de l'immeuble n° 39-41, il y avait une pension de famille régie par la dueña Sabina San-Martin. C'est là que, le soir du vendredi 21 septembre, se joua une étrange scène. Il était 19 h. 30. On attendait dans la salle à manger que le dîner fût prêt.

— Si nous faisons une partie de cartes, proposait le jeune homme.

On se mit quatre autour d'une table. Il y avait là deux femmes de profession indéfinie, un homme, petit, jovial et gros, qui se nommait Francesco Oliva, et notre héros. On entama une belote. Durant une heure on joua. Le jeune homme abattait nerveusement ses cartes. On fit une partie. Puis il y eut la revanche. Enfin, Oliva se dressa et, goguenard :

— Je crois que vous avez perdu, Philippi ! dit-il.

Philippi respira profondément et quitta la salle à manger.

Une des femmes se leva et le suivit. Il entra dans la chambre et se jeta sur le lit. Sa maîtresse vint s'asseoir près de lui. Quelques minutes plus tard, on frappait à la porte. Celle-ci s'ouvrit violemment. Oliva, entouré de quatre solides gaillards, revolver au poing, se tenait sur le seuil.

— Je te l'avais bien dit que tu avais perdu !

Paul Laborie chercha toujours à vivre des femmes : à Bordeaux, à Paris, à Barcelone, Marie Wolmack (ci-contre, à droite, avec Laborie) le seconda du mieux qu'elle put ; et, ces derniers temps, Nelly Alonso (ci-dessus) avait recueilli sa succession.

missaire Picart et l'inspecteur Malo, venus de Paris.

— Je les ai trouvés sur le boulevard de Clichy, répondit-il.

Mais les policiers français, comme les policiers espagnols, haussaient les épaules d'un air de doute. Ce marin, Robert Philippi, les intéressait énormément. Paul Laborie avait-il volé les papiers du protégé de l'ancien commandant du Tigre ? N'aurait-il pas, par la même occasion, volé son uniforme ? Est-ce Robert Philippi qui a bénévolement prêté ces documents à Paul Laborie ? Il faudrait supposer alors que les deux jeunes gens se connaissent. Cela n'a rien d'impossible. D'après la lettre du capitaine de frégate André Huré, le marin Robert Philippi est présenté comme « agent d'artistes ». Paul Laborie a fait du théâtre. On fait vite connaissance dans ces milieux qui évoluent autour des cabinets directoriaux et des bureaux d'agence. On se lie vite d'amitié.

Voilà quelques points que l'enquête policière, à Barcelone, a cherché à éclairer d'une lumière crue.

Paul Laborie aurait pu faire un excellent acteur. Il a tout ce qu'il faut pour en tenir l'emploi. Grand, bien fait, sympathique de visage, les yeux vifs, les cheveux ondulants naturellement, il possède, en outre, une voix grave et bien timbrée et une facilité à jouer tous les sentiments humains. A la calle Ancha où, menottes aux mains, Oliva l'avait triomphalement conduit, tout fier de sa victoire, il ne se fit pas prier pour raconter, avec un luxe de détails qui stupéfia le commissaire, sa vie agitée et immorale. Cette longue confession dura cinq heures. Et la nuit était tombée depuis longtemps déjà quand, avec quelques larmes dans la voix, le jeune cabotin termina son long monologue.

La date et le lieu de sa naissance, les papiers officiels les portaient : né à Castillon (Gironde) le 10 février 1911. Il eut quelques sourires émus pour parler de son enfance heureuse dans le magasin de pelletteries que possédait son père dans la petite ville provinciale du Sud-Ouest. A quatorze ans, le départ pour l'aventure. On l'emmena à Bordeaux. On lui trouve une situation à la Compagnie Transatlantique. On l'engage comme matelot-téléphoniste, et c'est le premier voyage à New-York. C'est aussi la découverte du monde, la révélation des plaisirs malsains que réservent plus d'une escale, l'attrait de tous ces quartiers de luxure et de misère qui vibrent au double rythme du chant de la mer et des orchestres ivres.

Il y avait pour le jeune marin Laborie une femme et, parfois, un homme dans chaque port...

Un jour, il oublia de repartir. Il trouva une place dans un hôtel de New-York. Il resta neuf mois. Mais la nostalgie de la France l'avait saisi, un beau matin, comme une fièvre maligne. Il courut au « pier » de la Transat, réussit à s'embarquer clandestinement. Découvert, en cours de route, il fut remis aux autorités à son arrivée au Havre et fut condamné à un mois de prison avec sursis.

Toujours balancé entre l'envie d'aller reprendre haleine près des siens et l'appel des voyages exotiques et de leur nocce facile, on le trouve parfois à Libourne, chez son père, parfois à La Havane, à New-York, à La Rochelle, à Bordeaux, où il fit la connaissance d'une prostituée. Elle se nommait Marie Wolmack, dite « Ginette ». C'était alors une grande fille, forte et saine. Elle avait de l'argent. Paul la décida de partir avec lui pour Paris.

C'étaient ses débuts dans le métier de souteneur. Fréquentant les milieux d'invertis, il fit connaissance d'un garçon superbe que l'on surnommait « Alphonsine ». Il le décida à venir habiter avec lui dans un hôtel, 1, rue Lepic. Et la vie coulait, heureuse pour lui, qui gagnait facilement de l'argent en exploitant les charmes de sa maîtresse et ceux de son ami.

Mais la police vint interrompre brusquement cette carrière prospère. On soupçonnait Laborie de recel. On fit une perquisition à son domicile : on y découvrit une peau de gardugua provenant d'un vol commis quelques jours auparavant dans un magasin de l'avenue de l'Opéra. Il fut condamné à un mois de prison. C'était la première fois qu'il entendait fermer sur lui la porte d'une cellule.

Au retour du service, il retrouva Marie Wolmack et « Alphonsine ». Mais il se brouilla bientôt avec ce dernier qui était jaloux et violent.

— Tout ce qui m'arrive, dit-il aujourd'hui, est de la faute d'« Alphonsine ». C'est lui qui, pour se venger, m'a dénoncé à la police. Lorsque je serai libéré, je saurai le punir.

Et il vécut ainsi, comme vivent tant d'autres,

dans ces hôtels modestes et mystérieux où la police descend quelquefois, dormant le jour, rôdant dans les bars lumineux et ne comptant, pour subsister, que sur la « comptée » d'une maîtresse vouée au trottoir ou sur une nuit d'amour vénal.

Il connut tout ce que Paris compte de disciples de Corydon. Des amis l'engagèrent à faire du théâtre : il avait le physique de l'emploi. Parmi ceux qui fréquentaient les bars spéciaux où il se rendait, il y avait des directeurs, des metteurs en scène, des impresarios. Et, entre autres, Oscar Dufrenne.

C'est au mois de septembre que le directeur du Palace, conseiller d'arrondissement de la ville de Paris, fut assassiné dans son bureau. C'est le 5 novembre 1933 que Paul Laborie, muni d'un passeport régulier, établi à son nom, entra pour la première fois en Espagne. Il était passé par Torla, province d'Huesca. Pourquoi ce voyage en Espagne ? S'il est coupable de l'assassinat d'Oscar Dufrenne, il pensait peut-être pouvoir échapper à la justice de son pays. Dans la déclaration qu'il fit au commissaire Baquer et, plus tard, aux inspecteurs français, Paul Laborie révéla que ses parents, ayant appris qu'il vivait encore en compagnie d'une prostituée, étaient venus à Paris et lui avaient enjoint, une fois de plus, de rompre avec son amie. Ce qu'il avait fait. Ou, plutôt, ce qu'il avait fait semblant de faire... pour complaire aux siens.

— Je vais quitter Paris quelques semaines, aurait-il dit alors. Cela me permettra d'oublier plus facilement cette femme. J'irai en Espagne et j'y apprendrai l'espagnol.

Mais ce qu'il n'avait pas avoué, c'était qu'il avait décidé Marie Wolmack à prendre les devants.

— Attends-moi à Voltagna (près d'Huesca), lui avait-il dit ; je te rejoindrai dans quelques jours.

Ce qui fut fait. Les deux amants, de là, gagnèrent Madrid et vinrent loger dans une pension de famille, calle de la Luna, 28.

Pourquoi, demanda au détenu le commissaire de la Jefatura, si vous n'étiez pas coupable de la mort d'Oscar Dufrenne, n'avez-vous pas pris la grande ligne Paris-Madrid ? Vous n'êtes passé par Torla que parce que vous saviez parfaitement que c'était un des coins de la frontière les plus mal gardés, et que vous ne teniez pas à éveiller la curiosité des gendarmes français.

Pas du tout, répliqua Laborie. Je savais que pour aller de Torla à Voltagna, puis à Madrid, il est plus économique de prendre des petits trains d'intérêt local.

A Madrid, puis à Saragosse, Marie Wolmack se prostitua pour « aider » son amant.

Mais la police finit par arrêter « Ginette ». Une prostituée espagnole, furieuse de voir la concurrence que lui faisait « la Française » depuis quelques semaines, l'avait dénoncée au commissariat. Marie Wolmack dut repartir pour Bordeaux. Paul Laborie l'accompagna, puis il gagna Paris, décidé à tenter sa chance au théâtre. Il alla voir un impresario, M. Yves Renaud, 22, rue de Bucarest, qui lui promit, pour la saison prochaine, un rôle dans une pièce qui mettait en scène un milieu un peu spécial.

C'était au mois de juin dernier. En juillet — le 7 — il repassait la frontière, séjourna jusqu'au 10 à Huesca, à l'hôtel de los Pireneos, puis gagna Barcelone.

Barcelone, refuge de tous ceux que traquent les polices européennes, repaire où viennent se cacher tous ceux qui rêvent de plaisirs pervers, l'attirait par son odeur de port et de vice.

Mais Marie Wolmack n'était plus là pour l'assister.

Comme il était assez démuné d'argent et qu'il fallait être économe, il choisit un petit hôtel, très bon marché, la Posada de Lerida, au numéro 209 de la calle San André.

C'est, en plein cœur du Barrio-Chino, une rue sale, où, durant le jour, se tiennent les marchandes de fruits, de légumes et de poissons et où, la nuit, les prostituées à deux pesetas promènent leurs silhouettes épaisses parmi les détritus et les batailles de chats affamés. Il lui fallait cette atmosphère de misère. Il lui fallait aussi la joie bruyante de la Criolla. On le vit venir, seul, s'asseoir à une table isolée. Mais, bientôt, saisi par la folie de luxure et de joie malsaine qui s'épanouissait sur les visages fardés des gitons ou dans les yeux trop fiévreux des marins en bordée, il se mettait à danser, tantôt avec des hommes, tantôt avec des femmes. Il oscillait sans cesse entre son rôle de souteneur et celui d'inverti, ce qui faisait dire avec



haussement d'épaules aux « macs » français tenaient leurs assises au Bar Marsella :  
 — Ça, un homme ? Allons donc, une salope !... l'argent s'épuisait. Pour subsister, Laborie dit, l'un après l'autre, ses effets, témoins de l'ancienne splendeur et de l'activité de Marie Macq. Bientôt, il dut quitter la Posada de la. Tout modeste que fut ce petit hôtel, il devenait, maintenant, d'un prix trop élevé la bourse de l'ancien gigolo de Montmartre. Il logea, enfin, à la Unica, calle de l'Este, au coin de la Conde d'Asalto. C'était un immeuble immense comme un bâtiment de caserne. On pouvait d'ignobles chambres à la nuit pour ou deux pesetas !...  
 L'existence de Paul Laborie à Barcelone fut longue chute, une déchéance qui, d'heure en heure, s'avérait plus affreuse. Il essaya de trouver une nouvelle maîtresse, mais celle-ci le quitta après quelques jours. Au Bar Marsella, au Palais, il ne rencontrait plus d'amis. Il était pauvre, il était pauvre. Et voici que, subitement, il se sentait cerné par mille soupçons...  
 Quelque temps auparavant, étant allé à Salses pour y chercher un emploi de chauffeur, il avait été arrêté par la police à la suite d'un article de *L'Heraldo de Aragon* qui parlait son passage à Huesca. Celle-ci n'étant pas d'aucun mandat d'arrêt décrété contre lui, il fut remis en liberté, après avoir pris soin, toutefois, de le faire photographier. Saisi de ce fait, il avait décidé de changer de nom. Aussi, un soir, ce soir-là, il entendit une femme lui demander doucement comment il s'appelait, il répondit :  
 — Robert Philippi !  
 Cette femme qui vient s'asseoir près de lui, à la rambla, se nomme Marie-Louise Barge. C'est une grande fille d'une quarantaine d'années, orange créature, elle va, seule dans la vie, vétille du métier de chanteuse et demandant à prostitution ce qui lui manque pour boucler son budget. Elle affiche un profond mépris des hommes, prenant son plaisir où elle le trouve et ne s'intéressant surtout qu'à l'argent qu'elle peut retirer de ses toquades. Dans ses promenades sur la rambla, elle a remarqué Paul Laborie. Et, pour la première fois depuis longtemps, elle a senti de nouveau un sentiment de tendresse naître en elle. Aussi quand elle vit si triste, ce soir-là, elle n'hésita pas et s'aborda.  
 — Je n'ai pas d'argent, lui avoua le faux Robert Philippi ; je ne sais pas où aller loger.  
 — Viens avec moi. Nous vivrons ensemble. Je gagne largement ma vie au cabaret, où je chante sous le nom de Nelly Alonso et, aussi, avec les hommes.  
 Ainsi fut fait. Et Nelly Alonso emmena, triomphante, son nouvel ami à la pension de la Sabina, 39-41, calle Conde Asalto.  
 C'était le samedi 15 octobre.  
 Étrange pension de famille que celle de la Sabina San-Martin. L'immeuble où elle était installée était assez chic et d'allure cossue. Sabina ébergeait surtout des artistes de music-hall. C'était une bonne personne. Elle savait que ses pensionnaires n'étaient pas riches. Ce n'était pas une journée de dur travail au Ba-ta-clan ou au Moulin-Rouge qui pouvait leur assurer la grande aisance !  
 On présenta le beau Paul aux girls du Ba-ta-clan, qui le trouvèrent charmant ; on le prépara à l'altière « Reine d'Angleterre », mal réveillée d'un abus récent de stupéfiants. On le présenta même au señor Francisco Oliva... qui était de la police.  
 Ainsi Paul Laborie — Robert Philippi pour les yeux de la pension Sabina — vécut officiellement avec Nelly.  
 Il eut quelques disputes quand elle s'aperçut que son ami faisait la cour à un jeune inconnu chargé des soins du ménage. Il éclata, un certain soir, une bataille entre les deux rivaux, et l'on dut retirer le garçon des lieux de la chanteuse.  
 Mais une autre femme aimait Paul Laborie. C'était la « Reine d'Angleterre ». Parmi ses ivresses d'intoxiquée, elle l'avait élu comme favori. C'est cet amour secret qui précipita le drame. La « Reine d'Angleterre » ne pouvait supporter que Nelly Alonso fût aimée de Paul. Un jour, après le repas, elle rendit visite à Francisco Oliva et lui fit part de ses soupçons. Le policier, qui devait aller à la Criolla surveiller les ébats des danseurs invertis, décida de remettre le lendemain matin son rapport à son chef. Mais, tout d'abord, après le départ de l'inspecteur, il eut un remords et comme Laborie, seul à table, s'amusait à faire une réussite, elle s'approcha de lui et, à mi-voix, lui dit :  
 — Tu ne le sais pas... mais Oliva est de la police.



Il cherchait souvent à oublier son trouble passé dans la compagnie des gitons fardés de « la Criolla » (ci-dessus et ci-dessous).

Sans lever la tête, Paul Laborie laissa tomber froidement :  
 — Je m'en moque !...  
 La femme hésita un instant, puis, voyant l'air indifférent de celui qu'elle venait de livrer, elle haussa les épaules et sortit.  
 Le lendemain, Oliva, accompagné de quatre inspecteurs l'arrêtait.

spéciales qui s'alignent derrière le Principal Palace.  
 — Un jour, Laborie, me dit-elle, m'a confié en pleurant : « Je ne sais pas comment je vais pouvoir me défendre contre cette accusation ; car je ne me rappelle ni où j'étais, ni ce que je faisais au jour et à l'heure où Dufrenne a été tué ».  
 De la *Carcel Modela*, où il avait été conduit, Paul Laborie a été extradé sur Paris.

■ ■ ■  
 — Je suis innocent de la mort d'Oscar Dufrenne, a crié avec véhémence Laborie devant M. Baquer qui l'interrogeait.  
 Cette même protestation, il l'a renouvelée devant le commissaire Picart et l'inspecteur Malo, venus de Paris. Il me l'a dit à moi-même derrière les grilles du « calabozo N° 1 » où il était enfermé.  
 — Pourquoi, alors, ce départ de France qui ressemblait à une fuite ?  
 — Je ne me suis pas enfui, m'a-t-il répondu. J'ai passé la frontière normalement, avec des papiers en règle.  
 — Pourquoi ces faux documents, ce faux nom ?  
 — Je ne voulais pas donner mon vrai nom à Nelly Alonso.  
 — Et à celui-ci non plus ? demanda le commissaire Picart, quelques instants plus tard, en mettant sous les yeux du détenu une lettre étrange, adressée à Roberto Philippi, calle de Campana, à Saragosse, et ainsi conçue :

■ ■ ■  
 Les confrontations de Paul Laborie avec des témoins déjà entendus par la Sûreté Nationale et la Police Judiciaire permettront de voir plus clair dans ce drame.  
 Mme Lacroix, infirmière, a certifié à M. Priollet, chef de la brigade mondaine, qu'elle avait donné des soins à un jeune homme qui n'aurait pas fait mystère devant elle d'être l'assassin d'Oscar Dufrenne. Ce jeune homme, Mme Lacroix l'a nommé : c'est le fils d'un homme politique très influent. L'infirmière a prétendu qu'elle conduirait devant M. Priollet un témoin pouvant corroborer ses affirmations ; mais, jusqu'alors (et ses sensationnelles révélations datent de plus de huit jours), le témoin est resté invisible. De sorte que le chef de la brigade mondaine n'est pas éloigné de croire que Mme Lacroix est une mythomane.  
 Un autre témoin, Raymond Perrier, dit « Bobby », s'il ne connaît pas l'assassin de Dufrenne, affirme que le mystérieux marin qu'il vit pénétrer dans le bureau de M. Dufrenne n'était pas Paul Laborie.  
 Bobby a bien connu aussi Dufrenne ; mais tout ceci ne semble pas avoir modifié l'opinion de la Police Judiciaire.



Au Bar Marsella (ci-dessous), il ne rencontrait plus d'amis, car il était pauvre.

Cher ami,  
 Il ne faut pas perdre l'espoir. Ne pensez pas à des choses tristes. Courage, prudence, sérénité. Dites-moi tout de suite quand vous aurez besoin de l'argent nécessaire pour cette opération. Il y a une bonne personne prête à nous aider.  
 Suivent quelques conseils de prudence, notamment des recommandations de ne pas mettre de nom au dos de l'enveloppe et d'éviter de faire des confidences à cette femme.  
 De cette missive pour le moins curieuse, Paul Laborie a répondu qu'il ne savait rien.  
 J'ai pourtant rencontré un témoin à qui Laborie aurait fait des confidences. Il s'agit d'une jeune Française que l'assassin présumé d'Oscar Dufrenne allait voir de temps en temps et qui exerce son triste métier dans une de ces maisons

Il y a d'autres « marins » dans la vie de Dufrenne et c'est ceux-là qui vont être interrogés et confrontés avec Paul Laborie. De ces confrontations, M. le juge d'instruction Bru espère enfin obtenir, avec la manifestation de la vérité, la récompense de ses longs et intelligents efforts.  
 Etienne HERVIER.



Comme il s'approchait du kiosque, il vit que les journaux publiaient son portrait.



Au moment où on l'arrêta (ci-dessus), il avait peu à peu glissé jusqu'aux bas-fonds de la déchéance et se plaisait dans la compagnie des pires prostituées.



# "MARIN" DE DUFRENNE



Dans une tombe abandonnée repose maintenant la belle cantatrice.

# LE BOURREAU TRAQUÉ

Betlamini (ci-dessus à gauche), qui fut tué par son associé, Ziffer-Alibert

Sans une indiscretion, le commissaire Jobard (ici, assis à son bureau) et l'inspecteur-chef Clavel (à gauche) pouvaient arrêter, voici huit jours, Joseph Ziffer.

(Suite de la page 11.)

Un soir de très grand orage, le 10 juillet 1923, on voit entrer au casino du Tréport une femme qui paraît agitée. C'est Helena. Elle fait une promenade dans les jardins. La pluie déchire le ciel, des éclairs fument. Elle va cependant jusqu'à la mer. Un homme l'y rejoint. Ils passent devant une buvette où des douaniers et un gardien de bains bavardent. Ils se dirigent vers les falaises, dans la seule lumière de la foudre et des feux du phare. On entend brusquement un coup de feu. Qui a tiré ? Les douaniers examinent la mer ; ils ne voient rien. Le lendemain on retrouve un cadavre sur les galets de la plage : c'était encore Helena...

Du moins ne sut-on pas tout de suite qu'il s'agissait d'Helena Zawuska. Le cadavre fut enterré à la fosse commune sous la mention « inconnue ». Rien ne signalait le crime. Il avait été si bien accompli dans le secret, que Joseph Ziffer put se faire condamner pour vol, l'année suivante, à 13 mois de prison, sans qu'on le soupçonnât du meurtre. Qui donc aurait pu l'accuser ? Nul ne connaissait Helena en France. Nul n'avait remarqué Joseph au Tréport. Au contraire, il fit semblant de rechercher pendant huit jours Helena à Biarritz...

Il écrivait en même temps une carte postale à sa sœur Rosenberg. « Tout a bien marché. » Et Karl Rosenberg s'empara des fourrures et des derniers bijoux d'Helena, sa part dans le crime.

Tel était le meurtrier du rapide n° 6. Expulsé de France, à cause de sa condamnation pour vol, il était revenu chez nous. Les gens de Cracovie avaient parlé. On le soupçonnait vaguement d'être l'assassin d'Helena. Il se promenait dans Paris, ayant seulement changé de nom. C'était maintenant Jacques Alibert. Il se disait marchand forain. Ses parents l'avaient-ils payé pour son meurtre ? Il avait en tout cas beaucoup d'argent. Il était aussi gangster. Ne l'a-t-on pas soupçonné d'avoir fait de troubles affaires avec les amis de Mariani — le policier-voleur ?...

L'homme qu'il venait de tuer était aussi un assassin. Betlamini, le meurtrier du Bois de la Cambre.

Un étrange tueur aussi. Un voleur d'abord. On le connaissait sous divers noms, tous couchés sur les carnets secrets de la police. Charles Dupont, Pierre Duc, Faber, Martin, Langlois. C'est lui qui donna l'idée à Ziffer-Alibert de se prévaloir de la profession, souvent incertaine, de marchand-forain. De quoi n'était-il pas capable. Toutes les escroqueries lui étaient familières : faux-chèques, cambriolages, auxquels s'ajoutaient des cambriolages commodes. Pourquoi en arriva-t-il à tuer. C'était, comme la plupart des voleurs, un homme peureux. Voici l'histoire telle qu'on la raconte dans le monde spécial des gens en marge. Il avait une amie, Yvonne Charbois, qui ne voulait plus de lui. Il était alors sous le coup d'un arrêté d'expulsion et vivait en Belgique. Il avait commis là de nombreux méfaits. En le quittant, Yvonne Charbois lui enlevait la certitude d'une complicité amoureuse et rendait sa sécurité précaire. Il lui parut plus simple de la supprimer que de la laisser vivre avec la possibilité de le mettre en danger. Le sang-froid des lâches est parfois une chose curieuse. Ce peureux, ce voleur invita Yvonne Charbois à déjeuner pour leur entretien d'adieu. Elle arriva au rendez-vous avec des provisions, son parapluie et un numéro du journal les Modes de la Femme de France. Ils s'installèrent, déjeunèrent, puis, le déjeuner terminé, comme Yvonne Charbois faisait la sieste, Betlamini lui tira deux balles dans la tête.

Il y a plus de crimes impunis que de crimes châtiés. Betlamini put quitter le Bois de la Cambre, puis la Belgique sans encombre. Et il vint à Paris, refuge sûr des mauvais garçons aux abois, Paris ville du mystère et de l'anonymat, brousse plus secrète que les brousses de l'Orénoque...

Betlamini et Ziffer se connurent et s'associèrent comme peuvent se connaître et s'associer deux hommes que la police recherche et qui ne doivent, en principe, ne se craindre ni l'un ni l'autre, puisqu'ils

ont également la conscience chargée de crimes et que, si l'un dénonce l'autre, il se perd en même temps.

Ils travaillèrent de concert, comme peuvent travailler deux bandits.

La fatalité les protégeait : ce ne fut que pour mieux les perdre. La fatalité entra depuis l'an dernier dans leur vie sous le nom de Nemo — un personnage étrange, qui paraissait sortir du roman de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*. Nemo — nous l'avons vu — était un Polonais, curieux homme, petit et brun, qui avait aimé en Pologne Helena Zawuska et qui, la sachant assassinée, avait juré de rechercher son meurtrier et de la venger. Nemo était-il riche ? Il le disait, se prétendait prêt à dépenser une fortune pour faire arrêter l'assassin d'Helena. Il commença par chercher Joseph Ziffer-Alibert, à la trace. Paris n'est pas si grand que, lorsqu'on veut bien, on n'y puisse retrouver un homme. Nemo retrouva Ziffer.

Pour quelle cause mystérieuse ne consentit-il pas à faire justice lui-même ? L'histoire nous le dira peut-être. Une première fois il câbla à la Sûreté générale : « Une femme a été tuée sur une plage. L'assassin va échapper à la justice. Il se nomme Ziffer. Veillez. » Une deuxième fois la police reçut du bizarre Nemo un nouveau message : « Ziffer se cache sous le nom d'Alibert. Il habite rue Saint-Laurent à Paris. Il sera chez lui le 22 septembre. » Le commissaire Jobard, un des « as » de cette Sûreté nationale où, quoi qu'on en dise, il y aura toujours une majorité de policiers désintéressés, qui était chargé de l'enquête, ne négligea pas cet avis et chargea son ami, l'excellent, fidèle et astucieux inspecteur principal Clavel de voir ce qu'il valait. Clavel fit son métier. Il n'est jamais possible d'arrêter un homme sur simple témoignage d'une lettre anonyme. Clavel établit une surveillance autour de la maison d'Alibert ; il prévint la concierge et le gérant de ce qu'il avait à faire. Il se posta lui-même dans les bars du Sentier, que Ziffer-Alibert fréquentait. Pour la circonstance, l'ingénieux Clavel cessa d'être, pour un temps, inspecteur de police. Il se fit marchand de bonneterie et engagea avec un complice de circonstance un marché. Dans le bar où venait Alibert il prenait des commandes de chaussettes et de caleçons. Tout allait bien et Alibert se rapprochait, lorsqu'un jour, un quotidien publia la photographie de l'inspecteur Clavel qui venait d'être chargé d'enquêter sur l'affaire Mariani. Le patron du bar montra narquoisement cette image au faux-marchand.

— Bonnetier, vous ? Alors bonne chance pour vos lainages.

Ziffer-Alibert était prévenu. Le gérant de son immeuble ne fit pas son devoir de citoyen. Il négligea de prévenir la police que Ziffer lui donnait congé. L'assassin vint prendre son bagage, pendant la nuit, et disparut en rasant les murs. « La police me traque, répétait-il. Qui donc m'a déno-

cé ? » Il cherchait. Il ne pensait pas alors au troublant Nemo. « Qui donc ? s'interrogeait-il encore. » Sa pensée se fixa bientôt sur Betlamini. « Serait-ce lui ? se dit-il. Peut-être a-t-il obtenu sa grâce sous la condition de me livrer. » L'idée le travailla. Il savait par expérience qu'il peut se commettre des crimes au bord de la mer qui ne se découvrent que beaucoup plus tard... Ils prirent le train pour Nice, mais il n'y a guère, au bord de la Méditerranée, de plages désertes. Ils y restèrent huit jours. Pendant ces huit jours, où ils burent, Ziffer essaya plus d'une fois de saouler Betlamini pour le faire parler, la conviction d'une trahison n'abandonna pas le Polonais meurtrier.

Tu sais que la police donnerait cher pour m'avoir, disait parfois Ziffer à Betlamini.

La police, laisse-la donc s'occuper de



Le D' Paul indique à un journaliste que Betlamini fut tué alors qu'il dormait.



A Paris, le corps d'Alibert est transporté à la morgue de la gare de Lyon.

l'affaire Prince et des policiers gangsters, rétroquait Betlamini.

Il a peut-être donné rendez-vous à l'inspecteur Clavel pour mon retour, continuait de penser Ziffer.

Lentement, minutieusement, avec un sadisme slave, il construisit son dernier drame. Pris pour pris, il valait mieux mourir, mais il ne fallait pas que l'ami félon, qui avait mis sa tête à prix, réchappât...

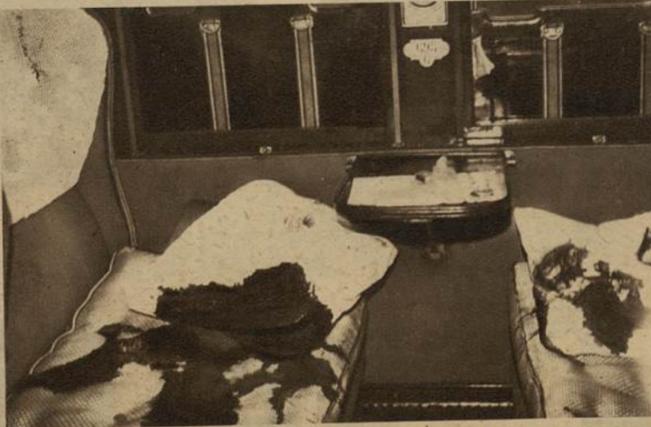
Il acheta ce qu'il fallait pour l'endormir. Il chargea son revolver, vérifia le cran de sûreté et fit une provision de balles. Quand Betlamini fut endormi, il fit son testament de désespéré. Puis il alla au meurtre comme on va, en Pologne, au sacrifice.

Jobard, Clavel et Rymann n'attendaient à Paris, qu'un homme. Il ne leur a pas échappé. Mais ils ont trouvé, avec l'explication d'un mystère, deux cadavres.

Luc DORNAIN.



Le substitut Moser répond, avec obligeance, aux questions qui lui sont posées par de nombreux journalistes.



Les banquettes ensanglantées du wagon de première classe où se déroula, dans la nuit, le drame du Paris-Vintimille

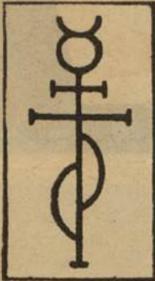
Maintenant le Professeur GWYNFAIR est le conseiller de notre famille



« Grâce aux directives du Professeur GWYNFAIR j'ai pu marier mes filles avec des hommes fortunés et grâce à lui, mon fils a obtenu une situation lucrative. Personnellement il m'a tirée d'embarras en me faisant faire de bons placements. Maintenant M. GWYNFAIR est l'ami et le conseiller de notre famille. »  
Veuve COLOVREY.

**GWYNFAIR LE QUAKER**  
VOUS TIRERA D'AFFAIRE

Aucune situation désespérée ne résiste à son influence bénéfique. Il lit dans votre vie et vous met sur le bon chemin. Remède aux tracas et aux malheurs de toutes sortes.  
Consultations de 9 à 13 heures et de 15 à 19 heures.



15, rue Bassano, Paris-XVI.  
Métro : George-V.  
Télé. Kléber 83-26  
Dimanche inclus. —  
Consulte aussi par correspondance

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

**M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY**

Professeur libre d'astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.  
**SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE**  
14, rue de Turin, 14, Paris. « M<sup>o</sup> Liège ou Europe ».

**M<sup>LE</sup> LENORMAND**

134, rue du Bac (face Bon Marché). PARIS  
Grande Cartomancienne somnambule connue du monde entier.  
Discrétion — Correspondance.

Vous voulez être forts, vaincre et réussir ?  
**CONSULTEZ** Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3<sup>e</sup> ét. sauf samedi et dim.

15 fr. Le 100 adresses et gr. gains 2 sexes. Ecr. : Laboratoires de Provence, 20, à Marseille.

**M<sup>ME</sup> ROSINE** Médium Oriental. Reçoit tous les jours 16, r. Baron, 3<sup>e</sup> dr. M<sup>o</sup> Marcadet-Brochant

VOUS AUREZ TOUTE SATISFACTION en passant vos commandes à la

**BOUCHERIE CORTEAU**

36, rue du Poteau, Montmartre 03-36  
Livraison dans tout Paris  
Fermée de 13 à 15 h.

**CECI INTERESSE**

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 81.600 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professeurs.

Broch. 81.608 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 81.616 : Carrières administratives.

Broch. 81.623 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 81.627 : Emplois réservés.

Broch. 81.631 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 81.636 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 81.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 81.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 81.658 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 81.661 : Marine marchande.

Broch. 81.669 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 81.676 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs).

Broch. 81.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupesuses, coupeur chemisier, professeur).

Broch. 81.689 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle, rédaction littéraire.

Broch. 81.692 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 81.697 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

# BON-NATUREL-SAIN

# BYRRON

# PARFAIT TONIQUE

Cette histoire d'une malheureuse famille de 5 enfants montre d'une façon frappante comment vous pouvez faire entrer **LE BONHEUR CHEZ VOUS**

En janvier 1933 mouraient, à quelques jours de distance, les époux V..., braves fermiers dans une petite localité du département du Nord. Les récoltes s'étaient mal vendues et la maladie ayant coûté gros, ils laissaient derrière eux cinq enfants pratiquement sans ressources.

L'aînée, Louise (photo 1), 39 ans, mariée à un ouvrier en chômage.

François (photo 2), 29 ans, ouvrier à la même usine que le mari de Louise et également en chômage.

Joséphine (photo 3), 27 ans, restée à la ferme.

Henri (photo 4), 21 ans 1/2, à ce moment au service militaire et sur le point d'être libéré.

Marie-Jeanne (photo 5), 20 ans, fiancée à un ami de François.



Les cinq enfants s'étant un jour rassemblés, la conversation vint à rouler sur la chance et ils étaient bien tristes en constatant combien elle leur avait fait défaut à tous jusqu'à présent.

— Cependant, dit Henri, je crois qu'il ne faut pas désespérer. Un de mes bons camarades de régiment m'a dit combien ses parents avaient été tirés d'une situation désespérée grâce aux indications et aux conseils qu'ils avaient trouvés dans un horoscope demandé au célèbre professeur SIRMA.

— J'ai justement vu, dit Marie-Jeanne, une annonce dans le journal où le professeur SIRMA offre un horoscope gratuit. Demandons-le chacun séparément.

Joséphine acquiesça à cette proposition, alors que les deux aînés, Louise et François, décidèrent qu'ils avaient bien autre chose à faire qu'à s'occuper de ces histoires.

Et maintenant, voici la reproduction de la lettre écrite par Joséphine le 24 janvier 1934, c'est-à-dire environ un an après l'envoi des horoscopes du Professeur SIRMA :

Cher Professeur SIRMA,  
Je suis chargée par mes frères et sœur plus jeunes, de vous remercier au courant de ce qui est arrivé depuis que vous nous avez envoyé nos trois horoscopes. Il faut vous dire que nous avons bien suivi vos indications et vos conseils.

Marie-Jeanne s'est mariée avec l'ami de François. Elle l'avait décidé à vous demander lui aussi son horoscope, grâce à quoi il a trouvé, à 10 km. d'ici, une très belle situation. Ils sont parfaitement heureux et vous sont particulièrement reconnaissants.

Henri a fait la connaissance, au régiment, du fils d'un gros industriel qui s'est lié à lui et lui a assuré une situation unique dans son usine. Il paraît même qu'il veut le marier à sa sœur. Le père oppose une certaine résistance, mais grâce à vos précieux conseils, mon frère compte bien la vaincre et toucher bientôt au bonheur parfait.

Quant à moi, comment me plaindrais-je, puisque me voilà depuis huit jours mariée au propre fils de notre propriétaire, que son père, M. T..., a voulu diriger vers la culture en lui faisant faire les études

l'ingénieur agronome. Me voici donc la plus heureuse des épouses et je vous en serai reconnaissante jusqu'à la fin de mes jours.

Quant à mes deux aînés : Louise et François, devant les résultats merveilleux de vos conseils, ils se sont décidés, eux aussi, à vous demander leur horoscope. Je vous les recommande tout particulièrement, car nous leur avons dit tellement de bien de vous !

Nous vous envoyons tous ensemble l'expression de notre plus vive reconnaissance.

Joséphine T...

Ce qui fait maintenant le grand intérêt de cette histoire pour tous ceux ou toutes celles qui ont bien voulu la lire, c'est la très pénible consultation m'a faite le Professeur SIRMA, en étudiant les horoscopes tardivement demandés de Louise et François, pour tous les deux, les plus grandes chances de bonheur de leur vie venaient de passer tout près d'eux sans qu'ils s'en soient aperçus : pour l'un en avril 1933 et pour l'autre en octobre. De longues années s'écouleront maintenant avant que de nouvelles périodes de chance reviennent. En suivant bien les conseils du Professeur SIRMA, ils pourront peut-être améliorer un peu leur sort, mais rien de comparable aux chances qu'ils auraient eues en demandant leur horoscope en même temps que leurs frères et sœur.

Surtout, méditez bien sur les exemples de Louise et de François, ne vous mettez pas dans leur cas. Profitez de la continuation, pendant quelque temps, de l'offre d'horoscope gratuit par le Professeur SIRMA, qui vous est consentie encore aujourd'hui, mais qui peut être supprimée d'un jour à l'autre.

A vous tous qui êtes déçus par la vie et inquiets de l'avenir, cette annonce apporte peut-être l'unique chance que vous avez encore d'être heureux sur terre et de cueillir votre part des plaisirs de la vie.

Ne lâchez pas ce journal avant l'avoir découpé le bon gratuit ci-dessous. Mettez-le dans une enveloppe avec une feuille de papier sur laquelle vous aurez écrit, de votre propre main, vos noms, prénoms,

Bon pour un  
**HOROSCOPE GRATUIT**  
à découper et à envoyer à l'adresse suivante :  
**Professeur N. SIRMA**  
(Serv. 29) rue Guillaumot, N° 3  
PARIS (12<sup>e</sup>)



**DEMANDEZ**

Le Raisin-Caramel au jus de raisin frais de VALENTIN-PICARD Frère et Sœur

En vente chez les Confiseurs-Pâtisseries

**UN INCONNU!**

Vous croyez connaître parfaitement votre meilleure amie. Quelle erreur ! Cependant vous pouvez connaître les traits les plus secrets de son caractère par

LA LECTURE DE L'ÉCRITURE  
ESSAI DE PROPAGANDE

Envoyez un spécimen d'écriture quelconque au

PROFESSEUR O. ROYNAM  
Service 366

35, rue Madame, Paris (6<sup>e</sup>)  
Joindre 2 fr. 50 pour frais  
Etranger : 3 francs

**VOILA**

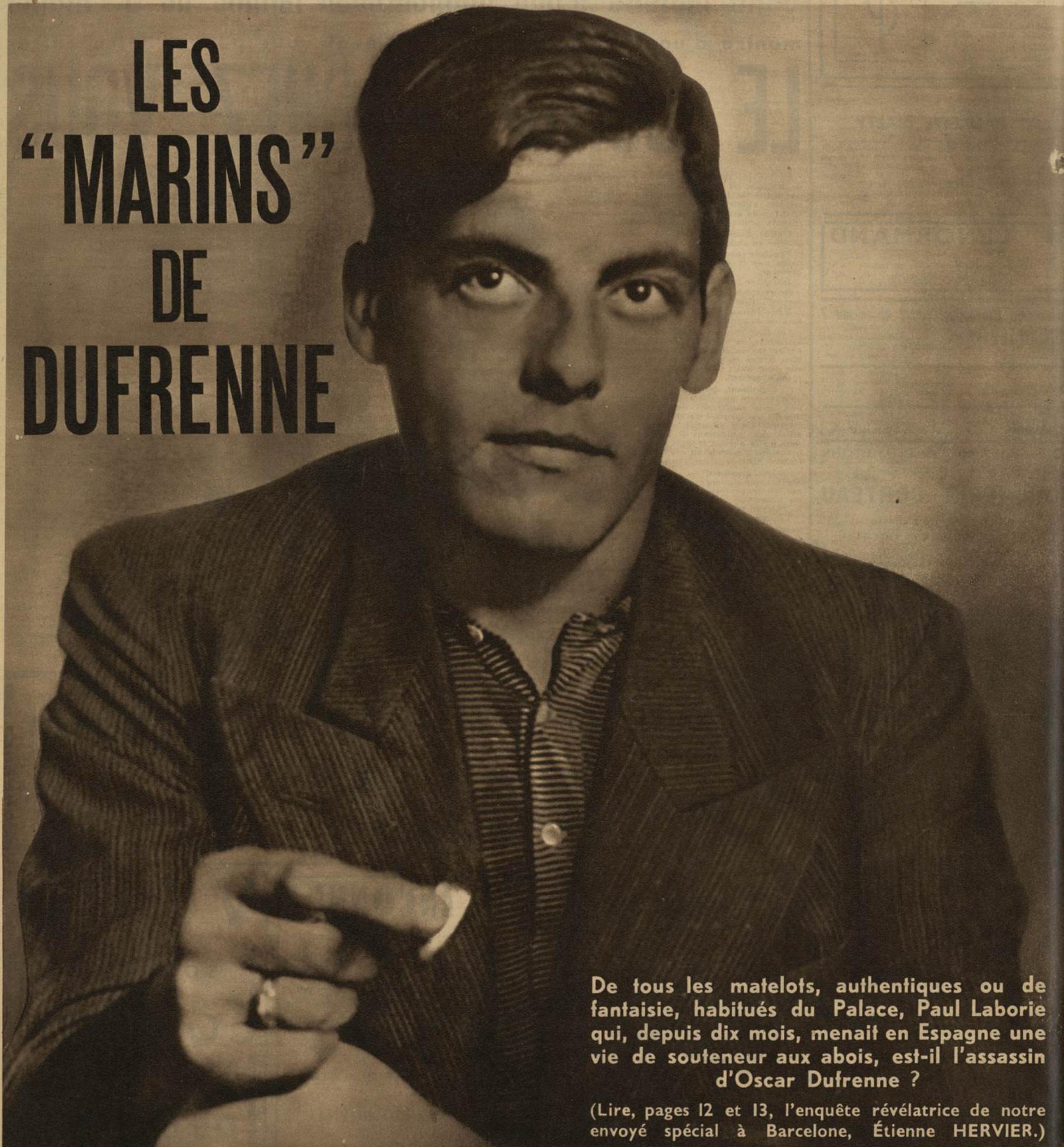
PUBLIE  
SOUVENIRS  
D'UN  
**COW-BOY**  
par Henry D. LEROUX

**LE SALON DE L'AMOUR**  
par Georges-Armand MASSON

1.25 LE SAMEDI 1.25

# DÉTECTIVE

## LES "MARINS" DE DUFRENNE



De tous les matelots, authentiques ou de fantaisie, habitués du Palace, Paul Laborie qui, depuis dix mois, menait en Espagne une vie de souteneur aux abois, est-il l'assassin d'Oscar Dufrenne ?

(Lire, pages 12 et 13, l'enquête révélatrice de notre envoyé spécial à Barcelone, Étienne HERVIER.)